

La ville était encore là

suivi de

**Le plurilinguisme comme affranchissement du questionnement identitaire
dans *Le fou d'Omar* d'Abla Farhoud**

par

Katia Belkhodja

Département de langue et littérature françaises
Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill
en vue de l'obtention du diplôme de
Maîtrise ès Lettres

Août 2011

TABLE DES MATIÈRES

Table des matières.....	ii
Résumé.....	iii
Remerciements.....	v

Partie création du mémoire

<i>La ville était encore là</i>	1
---------------------------------------	---

La langue n'était plus là. Exposé des liens entre <i>Le fou d'Omar</i> et <i>La ville était encore là</i>	66
---	----

Partie critique du mémoire

Le plurilinguisme comme affranchissement du questionnement identitaire dans <i>Le fou d'Omar</i> d'Abla Farhoud.....	70
--	----

Introduction.....	71
Le livre d'Omar Abou Lkhouloud. Le linguistic ghosting ou la déprise refusée.....	74
Le livre de Rawi Omar Abou Lkhouloud. L'autre langue comme écran entre l'affect et soi : rêves de déprise.....	80
Le livre de Radwan Omar Abou Lkhouloud. L'identité pluralisée du fou...89	
Conclusion.....	102

Bibliographie.....	105
--------------------	-----

RÉSUMÉ

Le mémoire suivant se divise en deux parties. La première est un texte de fiction : il raconte l'histoire d'une petite fille qui, quand elle commence à parler, s'exprime dans une autre langue que celle de sa ville. Cette langue, l'arabe, lui vient de son « vrai » père, un facteur nomade. La petite fille, être déplacé de naissance, finira par provoquer la ruine de la ville, qui se détruira de l'intérieur. La langue arabe est, dans ce texte, un élément actif du récit : c'est la langue paternelle qui, quand elle est bafouée, devient l'instrument de la destruction de la ville.

La deuxième partie porte sur le rôle du plurilinguisme dans *Le fou d'Omar*, roman d'Abla Farhoud. Les théories de Sherry Simon sur le plurilinguisme, de Régine Robin sur la langue maternelle et de Simon Harel sur l'altérité et l'expérience migrante éclairent à la fois le rôle des langues diverses dans le roman et la façon dont elles sont utilisées par chacun des narrateurs. Ces usages sont symptomatiques de la façon dont chaque narrateur s'intègre à sa société. On verra que la langue, comme l'identité, est toujours problématique et qu'elle ne peut se situer que dans l'entre-deux.

ABSTRACT

The following Master's thesis is divided in two parts. The first is a piece of fiction: it tells the story of a little girl who, upon beginning to speak, expresses herself in a language other than the one spoken in her city. This language, Arabic, is that of her "real" father, a nomadic mailman. This little girl, having been displaced from birth, will ultimately provoke the ruin of the city, which will destroy itself from within. The Arabic tongue is, in this text, an active element of the story: when denied, it becomes the very instrument of the city's destruction.

The second part focuses on the role of multilingualism in Abla Farhoud's *Le fou d'Omar*. Sherry Simon's theories on multilingualism, those of Régine Robin on the notion of mother tongue and of Simon Harel on otherness and the "migrant experience" shed some light on the role of diverse languages and their use by narrators in the novel. These uses are seen as symptomatic of the way each narrator integrates himself into his society. We will see that language, like identity, is always problematic and can only situate itself in in-between-ness.

À ma mère.

REMERCIEMENTS

Je remercie ma famille et mon amoureux, qui ont supporté ma charmante humeur durant la rédaction, ont couru les bibliothèques pour photocopier des articles, ont servi de support informatique quand mes fichiers ne s'ouvraient pas. Ce texte est un effort de groupe.

Je remercie surtout Catherine Leclerc, qui a rangé le grand désordre qu'étaient mes idées avec intelligence, rigueur et beaucoup, beaucoup de patience.

LA VILLE ÉTAIT ENCORE LÀ

La ville était encore là.

C'était avant.

Un jour, c'était une petite fille. La fille de la femme du boucher. On n'a jamais su si.

Elle était née neuf mois après le passage d'un facteur, le seul facteur qui ait jamais mis les pieds dans la ville, il avait une lettre pour la femme du boucher.

On ne savait pas ce qu'elle disait. Personne n'a su, jamais. Une mort, peut-être.

La mère, la sœur, la cousine. Le père. Quelqu'un. Ou son premier amant, du temps qu'elle ne vivait pas là, du temps que personne ne vivait là, dans la ville.

Le boulanger l'avait vu sonner, et puis, entrer. Jamais sortir. Le boulanger, qui

vivait dans la même ville que la femme du boucher, avant. Du temps que

personne ne vivait là, dans cette ville où le sable, maintenant. Il s'était dit que

le facteur, il ressemblait, beaucoup, au premier amant, mort. À 15 h 20, ce

jour-là, il avait entendu, très distinctement, la femme du boucher mordre la

peau de l'épaule d'un homme qui n'était pas le boucher. Et puis, il avait

entendu ses muscles se crispier, et entendu son corps se ramasser, se déployer,

entendu son corps déhanché sur un autre corps, ses doigts agrippés, sa tête

projetée. Ses mains exigeant, ses mains caressant, ses mains saisissant. Il avait

entendu les langues silencieuses et les lèvres et les cils. Surtout, il avait

entendu le silence de tout ça, et les cris qui n'existaient pas là, mais dans un

autre univers sonore, au beau milieu de tous les déserts. Quelque part, le

boulangier ne connaissait pas l'endroit, mais quelque part s'échouaient tous les

cris du monde, tous les cris qu'on étouffe et qu'on mord pour les coincer, entre

la peau et la langue, qu'on piège d'une paume ouverte, d'un dos de main. D'une

épaule, musclée, creusée, douce, tendre, fine, forte. De toutes les épaules du monde contre lesquelles sont venus s'échouer les gémissements de toutes les bouches du monde qui ont gémi. Qui ont crié. Et mains crispées sur la peau moite, lâchées et agrippées aux draps, tendues, les ongles dans la paume. Et ont crié encore. Tous les cris de tous les amants du monde. Les amants clandestins, bien sûr, parce que les autres. Et les cœurs qui battent. Et le rassemblement des corps. Les battements du cœur trop forts dans les poitrines tendues, offertes. Qui rythment les déserts peuplés de sons, peuplés de bruits (le bruit des corps frottés les uns aux autres, des morsures et des doigts qui s'amuse, sur la peau).

Ce n'est pas un endroit qu'on trouve. D'où on ressort vivant, ils disent, ceux qui connaissent ceux qui l'ont cherché, qui les ont vus après, sur le bord d'un chemin, dans une plaine, du sang dans les oreilles, tympan crevés. Ce n'est pas un endroit.

La fille de la femme du boucher s'appelait Shéhérazade. Un caprice du grand frère. Ce qui était bizarre, car elle n'en avait pas : de grand frère. Mais la mère avait insisté : on l'appellera Shéhérazade, c'est son frère qui fait un caprice. Et comme on ne contrarie pas les femmes enceintes, personne n'avait remis en cause ce caprice très réel d'un frère inexistant. Alors, comme c'était long, comme les enfants ont des langues qui trébuchent sur les syllabes, comme ce n'était même pas une ville arabe et que la maman voulait absolument qu'on prononce les h, inspirés, expirés, avalés, les h vomis de cette langue qu'elle ne parlait même pas, on l'avait diminué. Le nom, pas la petite : Sherry. Le boucher, lui, adorait la fille de sa femme, pouponnant, talquant, langeant,

berçant, promenant le bébé dans ses bras, comptant et recomptant tous ses tout petits os, délicieusement fragiles. Un jour, elle s'était mise à parler, elle était toute petite encore. Elle avait fait un discours sur la Chine maoïste, on n'avait pas compris, bien sûr. Le documentaire de la veille, à la télé, elle dans la chambre à côté, et qui ne dormait pas. Déjà. Elle se disait sans mots précis, pensait : on ne peut pas comprendre les langues qui n'existent pas, celles qui n'existent que pour nous seuls. Alors, elle essayait, des fois, désespérément, de sortir une parole intelligible pour ces adultes qui bêtiffaient là devant elle et. Rien. Rien que leurs yeux ébahis devant sa petite bouche qui s'arrondissait, s'amincissait, prononçait et, au bout du compte, se fermait en une moue désabusée. Rien que leur regard et leur extrême tendresse, mais. La tendresse, c'est l'amour greffé à la totale incompréhension. Et son regard s'ouvrait assez pour bouffer leurs ombres toutes entières, pour les bouffer eux-mêmes, et comme elle ne pouvait rien dire, elle les absorbait par les yeux, tous, vaguement attardés devant sa frimousse : qu'est-ce qu'elle est mignonne. Et comme elle ne pouvait rien faire.

Elle avait grandi silencieuse, cette petite. Longtemps, on avait cru qu'elle était muette. Insomniaque. Elle n'avait jamais réussi, à : s'endormir, tout de suite. Quand elle avait parlé la première fois, elle avait parlé en arabe. On lui avait demandé où elle avait appris ça. C'était une langue qui lui venait du vent. Elle avait dit. Une langue qui lui venait du ventre. On s'était tu, le boucher l'avait appelée Shéhérazade ce jour-là. Pas Sherry, Shéhérazade, sans les h inspirés, expirés, sans. Le boucher, il ne savait pas comment. La mère, elle avait pris une aiguille, une petite, à repriser, et elle lui avait fait regarder à travers le

trou, le chas de l'aiguille, là où les chameaux. Ça non plus, on n'a jamais compris.

Le boulanger, celui qui avait vécu dans la ville, avant. Le boulanger disait : elle nous engloutira. Ne regardez pas dans elle, ne creusez pas ses yeux, jusqu'au fin fond des cils et sous toutes les paupières. Elle nous engloutira. Ce n'est pas une enfant, c'est le désert qui nous est né ici. C'est le désert qui l'a ramenée et elle ramènera le désert. Il faut l'enterrer de sable avant qu'elle. Mais vous ne m'écoutez pas.

Le premier amant de la femme du boucher, celui de la ville d'avant, lui aussi. Le désert. On ne voyait que ses yeux dans toute une avalanche de bleu qui partait de sa tête et. Le tissu, tout ce tissu bleu qui protège des tempêtes, du sable et du soleil. Sah'ra. Et il le prononçait avec le h avalé de la soif, quand il n'y a que des sons, à avaler. Ce tissu bleu promené dans les villes du nord où il n'y a ni soleil ni sable, où les tempêtes sont blanches et n'étouffent pas mais gèlent. Les gens, gelés sur place. Lui, enfant, protégé, dans tout ce tissu bleu dégoulinant, tout le tissu bleu de la famille, de la mère et du père qui l'avaient couvert, protégé de la neige et protégé du froid. Qui étaient devenus, lentement, bleus, eux-mêmes, et puis solides. Et les tatouages ronds sur le front de sa mère qui voulaient dire : fatalité.

Maktoub.

Son premier mot, à la petite, quand elle avait parlé arabe, la petite fille de la femme du boucher, qu'on voulait enterrer de sable, à un moment. Son premier mot, ç'avait été : maktoub. La théière était tombée, elle, les yeux levés vers sa mère, elle avait dit : maktoub. Et bien sûr, la maman, elle n'avait pas compris.

Elle s'était simplement rappelé son regard, à l'homme bleu, quand il disait. Elle avait épongé la flaque verte de thé. Shéhérazade avait répété : maktoub.

Et puis, elle avait parlé de plus en plus. Toujours en arabe. Elle disait des choses, et quelquefois, elle regardait sa mère, lui disait : bahibak. Avec le même accent, que cet autre facteur, les même h, le même.

Il y a toujours ce tremblement dans le regard, d'un brun trop jaune, ce tremblement comme une tempête de sable. Et elle continuait à ne pas savoir parler autre chose. À regarder avec ses yeux d'enfant, ses yeux d'enfant grands comme des tasses de thé. Et dans les feuilles au fond, on ne pouvait rien lire.

Il y a toujours ça (aussi) : les ellipses. Le tremblement de la mémoire et qui n'existe plus, ne veut plus exister. Parce qu'on oublie les langues. Parce qu'on ne les fait jamais, les devoirs de mémoire, le souvenir fatigüe, la poésie aussi, qu'ils se taisent. Tous, et dans toutes les langues, elle pensait quelquefois. La maman, la femme du boucher. Au milieu des décembres trop chauds, elle pensait. Il faut annihiler la mémoire. Et elle mettait la main de sa fille sur la bouche de sa fille, qui mordait de toutes ses forces cet être qui lui appartenait trop : elle-même. La main droite de Sherry jusque dans l'adolescence, couverte de marques des dents, des petites dents blanches et bien plantées de petite fille modèle. Shéhérazade.

Elle n'avait jamais raconté d'histoire. À personne, quand on lui parlait, qu'on lui lisait des livres avec les images qui s'ouvrent et se déplient, petits livres en carton et de toutes les couleurs, elle leur disait : tais-toi. Aux gens, qui ne

comprenaient pas. Comme ils n'avaient pas compris, plus tôt : la Chine, maoïste. On ne lui avait jamais raconté l'histoire. De la Chine maoïste ou d'ailleurs. Elle avait la négation de tous les passés au corps, et toujours froid. Allez savoir pourquoi, avec sa mère qui trouvait les décembres trop chauds, sa mère en sandales dans la neige, et elle, sa tasse de thé fumante entre les doigts trop calmes, la peau lisse à force de. N'être jamais brûlée. Emmitouflée, toujours. Dans ses bonnets, dans ses gants rouges, dans ses pulls et dans ses manteaux, disparue sous le tissu comme un coussin gonflable, étouffant, protecteur. Et la maman continuait, avec des moues dubitatives, à accumuler les couches sur la petite qui regardait. Tout ça, sur son corps, tout ça pour la couvrir, et elle disait : j'ai froid. Et elle prenait sa tasse, sa tasse de thé brûlante, avec ses mains petites, trop petites. La cassait, bien sûr et ne se brûlait pas. Et la mère en sandales, la maman en bretelles, la peau chaude et suante, regardait.

Tous les petits morceaux de verres, cassés, dans le jardin. Et tous les petits pieds coupés, tailladés, les petits pieds nus en été. Elle n'avait jamais su les hurlements et la main droite, marquée de dents, jamais su, la bouche qui s'ouvre pour crier. La douleur est un plat qui se mange seule.

Sa maman s'appelait Marylin. Comme la Monroe, en déplaçant les i, mais sans le Norma Jean. D'avant l'identité. Sa maman était née en robe blanche soulevée par le vent. Et Sherry tournoyait, pour faire voler sa robe. Petits pieds nus dans le jardin, tournait jusqu'à tomber, jusqu'à n'en plus pouvoir, jusqu'à se retrouver par terre, dans l'herbe, à regarder les gens passer, à murmurer, ces

choses qu'ils ne comprenaient pas. Quelquefois, elle lui grimait dessus. Marylin. Grimait sur le dos, sur la tête de sa mère, petit singe, les mains sur les paupières, qui s'enfoncent dans la peau tendre des épaules pour grimper, pour étreindre jusqu'à annihiler l'identité. Les noms ne sont jamais que des barrières, que des empêcheurs de se fondre en rond. Et elle se mettait au soleil les heures les plus chaudes des journées les plus chaudes, elle essayait de fondre et ne comprenait pas, son absence de fluidité, quand l'eau, quand la glace, quand même le chocolat. Et sa mère lui disait : Sherry, nous ne sommes pas du chocolat. Il y a des choses qu'on n'arrive jamais à comprendre. Sherry, jusqu'à très tard, au soleil, comme un petit chaton chocolaté, jusqu'à très tard. Avec sa mère à l'intérieur, écrasée de chaleur et qui mordillait l'herbe, tout le jus vert broyé qui lui coulait des fois, sur le menton, toute la rosée. Mais la rosée ne nourrit pas assez pour protéger du chaud. Et elle suait. Comme tous les amants du monde, sans même être une amante, elle suait, et Sherry recueillait les gouttes, avec le doigt, de l'eau salée qui tombait, des fois, de ses cheveux. Longs, très longs. Elle ne les avait pas coupés depuis. 15 h 20, ce jour-là, le jour où le boulanger avait entendu, s'était dit, ma foi, bien des choses pas très importantes. Le fils du boulanger, aussi. Il avait entendu, dans son sommeil d'enfant, son sommeil de bébé, de pas encore conscient, d'à peine assez en vie pour le rester. Sur lequel la ville venait s'extasier, aussi, et qui payait en sourires de bébé, en petits rires de gorge, en minauderies d'enfance tous ces chatouillis attentifs. Le fils du boulanger portait tout le temps des chaussures. Du coup, il eut du mal à rencontrer la fille de la femme du boucher. Et ce ne fut pas plus grave.

À l'homme en bleu, celui qui était venu, il y a longtemps, Sherry avait commencé à parler dans sa tête.

— Tu sais pourquoi les histoires ne se racontent pas ?

— Non.

— Parce qu'elles arrivent, en même temps, elles arrivent, ou comme si, et : je ne sais pas comment expliquer. Tu sais pourquoi ?

— On ne raconte pas plus les histoires que les gens.

Tout ça, ils se le disaient en français.

— Il faut que tu me dises, des fois, des histoires de chez toi.

Shéhérazade avait dit ça, à l'homme en bleu, je ne me rappelle plus dans quelle langue, exactement.

Les enfants, il faut les envoyer à l'école la journée. Elles disent, les maîtresses d'école et puis les directrices et les surveillantes de récréation. Et comme il n'y avait pas tant d'enfants, dans la ville. Il avait bien fallu que Sherry, Shéhérazade y aille, à l'école, même si elle parlait toute seule des fois et que les maîtresses parlaient à sa mère, lui disaient, effrayées, ses conversations avec le vent. Comme on dit à une mère : elle lit trop, elles lui disaient : elle parle au vide. Il faut faire jouer les enfants et leur donner des ballons. Les laisser en paix avec leurs ballons et leurs rêves. Il nous restera toujours les ballons.

Bien sûr, Sherry n'aimait pas les ballons. Et bien sûr, le fils du boulanger, qui avait des souliers vernis et des boucles blondes, ne voulait pas mettre de sable sur ses souliers vernis ou recevoir un ballon sur sa jolie tête. Alors, il s'asseyait, chérubin sage, et posait quelquefois des questions à Sherry, qui discutait, ou qui tournoyait. Et comme, quand elle tournoyait, elle ne l'entendait pas. Et comme, quand elle discutait, elle lui disait qu'elle était en pleine conversation, bien. Il s'arrêtait. Et comme elle avait froid, toujours, elle. Elle rentrait, s'asseyait dans les classes en attendant la disparition des maîtresses d'école. Quand il neigeait, Sherry ne sortait pas. Elle ne mettait pas son thermomètre sur la lampe du salon, Sherry, ou sur les chauffages des écoles, pendant que l'infirmier ne regardait pas. Sherry, quand il neigeait, était malade. Toujours, vraiment malade, et elle se tordait dans ses poussées de fièvre bleue. Et on se demandait comment une gamine aussi chaude sous la langue pouvait être si froide, bleue et blanche, sous la main des maîtresses d'écoles et de l'infirmier. Alors, Marilyn arrivait à l'école avec du thé et de la menthe et elle se glissait contre la peau de sa fille délirante jusqu'à ce que les frissons s'arrêtent, que le tremblement se contrôle et que Sherry recommence à parler. Sans saccades. Et elle la broyait dans ses bras pour que la chaleur passe, que le corps se rappelle de faire bouger le sang. Pétrir les corps jusqu'à ce qu'ils ne meurent plus. Du ventre aux pieds, les orteils bleus de Sherry qui ne pleurait pas encore. Et les maîtresses d'école disaient à l'infirmier : cette petite ne pleure pas. Jamais. Comme elles auraient dit à une mère : elle lit trop. Dans la cour de récréation, cette enfant lit *trop*. Avec l'inflexion vaguement effrayée des maîtresses d'école quand les enfants ne ressemblent pas à tous les autres enfants, autour. Alors, Marilyn repartait avec son thé et sa menthe et

son corps de chaleur immense, elle prenait Sherry calme, Sherry tranquille, toujours, dans ses bras comme un petit singe qu'on accroche à ses hanches, qu'on accroche à son cou, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de possibilités de : tomber. Jusqu'à ce qu'on soit sûr que les enfants qui se tiennent par les jambes et se tiennent par les bras et par la tête dans le cou de leur mère ne puissent plus s'effondrer comme les lustres s'écroulent du plafond et comme les ampoules cassent, mais les ampoules casseront toujours, alors. Elle prenait Sherry calme et elle marchait dans la rue jusque chez elle, jusqu'au parfum de chair presque vivante de la boucherie où son homme équarrissait, tranchait, dépeçait. Et à côté des poulets qu'on faisait rôtir, elle désaccrochait Sherry de ses hanches, du creux de son cou et elle la posait presque dans la broche, là où la chaleur brûle presque, et elle laissait Sherry griller petite volaille jusqu'à ce que la petite baille et s'endorme en frissonnant un peu.

Le fils du boulanger, qui ne rentrait pas chez lui, puisque. Il n'avait pas si froid, les jours de neige. Le fils du boulanger restait dans la cour de récréation et regardait les enfants jouer, et puis, écoutait les maîtresses parler dans la classe, de multiplication et d'autre chose. De lettres, d'alphabets, de livres avec des animaux qui parlent et le fils du boulanger, qui avait déjà vu à la boucherie des poulets vivants et des lapins et. Savait que les animaux ne parlent pas. Savait qu'on les équarrissait et qu'on les faisait dorer à la broche, longtemps, qu'on leur enlevait la langue et les tripes et les yeux et la cervelle et il savait aussi qu'il était obligé, à table, de manger la cervelle de l'agneau qui faisait bêêê, bêêê, disait la maîtresse. Le fils du boulanger, qui n'était pas si bête, se disait qu'on mangerait la cervelle de l'agneau même s'il faisait coin, coin, que

sa laine, après tout, serait tout aussi chaude et rugueuse en hiver et que, par conséquent, ça ne servait pas à grand chose d'apprendre exactement quel son l'agneau faisait ou quelle était la femelle du mouton, puisque son sexe ne la sauvait pas de l'équarrissage. Il s'ennuyait, un peu. Puisque lui ne tournoyait pas et ne savait pas parler au vent, puisqu'il n'avait personne à regarder vraiment, il passait par la boucherie en rentrant chez lui et il collait son nez retroussé à la vitre. Distinguaient à travers la buée les poulets qui rôtissaient lentement et à côté, les yeux fermés, Sherry (Shéhérazade) qui respirait lentement, l'air très concentré sur son sommeil, avec autour sa mère qui tranchait la viande, et son père qui marinait la viande qu'il vendaient prête à cuire, et il distinguait presque l'odeur forte de la mort animale, des peaux de moutons salées qu'ils faisaient sécher un peu partout dans la boutique. Le fils du boulanger, qui avait grandi dans l'odeur fade de la pâte qui lève lentement, dans l'odeur croustillante du pain et des croissants, il était pris d'un haut-le-cœur et, en regardant les mains fortes de Marylin presser les citrons et verser l'huile sur la viande rouge, il se demandait où était sa mère, à lui. Une fois, il était rentré, il avait laissé son nez s'habituer au rouge et il avait chuchoté pour ne pas réveiller Sherry. Shéhérazade. Il avait demandé comment elle allait et il s'était assis à côté d'elle. Pour voir. C'est peut-être parce qu'elle s'était réveillée, un jour, qu'elle avait fini par lui parler d'autre chose que de rien. C'est-à-dire par lui parler tout court, sa robe autour d'elle comme un champignon à l'envers, un peu tachée d'huile et du sang des bêtes.

Dans la tribu, à dates fixes selon la lune, on ramenait des moutons et on les attachait à des piquets juste à côté des tentes. On leur laissait leur laine et on laissait les enfants jouer avec pendant que les moutons faisaient bêêê, bêêê. Et

puis, à dates fixes selon la lune, on les égorgeait et les enfants regardaient la tête et le corps qui bougeaient, un moment, chacun de leur côté, des trapézistes fous qu'on sépare. Le mouton ne criait pas vraiment, il bougeait un peu, c'est tout. Du moins, je crois. C'est le genre de souvenirs que les enfants ont avec le son coupé, qui fait la même impression qu'un film x qu'on regarde la nuit ou qu'un Charlie Chaplin, avec, toujours, la voix d'un enfant, un peu moins impressionnable que les autres, ou un peu plus gourmand, peut-être, la voix d'un enfant terre à terre qui demande : quand est-ce qu'on le mange ?

Dans la tribu, là d'où le facteur était parti, il y a longtemps. Là d'où la mère aux tatouages venait, là où on avait tissé le tissu bleu des burnous et des visages. Dans la tribu, là où le facteur était revenu, un jour, bien avant de retourner voir Marilyn et bien avant Shéhérazade, aussi. D'où il était reparti, parce qu'il ne faut pas, jamais, revenir. Que ce jour-là, dans la tente du chef de la tribu, il l'avait compris. Qu'en croisant le regard de la femme du chef de la tribu, son regard noir sous les tatouages de son front qui voulaient dire : fatalité. Le facteur, il avait compris. Et il avait cessé de leur ramener les lettres de ceux qui étaient partis. Parce que les lettres disent : je t'oublie. Je pense à t'oublier. Parce que le silence est moins profond quand on ne le pollue pas de formules. Le facteur, il avait arrêté de ramener les lettres même s'il avait cherché longtemps la tribu. Quand le chef de la tribu avait vu sa femme regarder le facteur, il n'avait rien fait. Il avait emmené tous les hommes en expédition, le lendemain. Il avait emmené presque tout le monde, en fait, comme pour un grand pique-nique au bord du sable, comme pour une partie de chasse quand il n'y rien à chasser. Il s'était éloigné du groupe et il avait éclaté dans de grands sanglots secs, des sortes de hoquets convulsifs qui lui

secouaient le corps à le faire tomber par terre, mais personne ne l'avait vu et il s'était relevé. Le facteur dont on ne voulait pas les lettres et qui ne faisait pas exprès, de faire sangloter le chef, n'était jamais revenu dans sa tribu. Il s'était émiétté devant la femme du chef, après. Et elle lui avait dit de partir vite et de ne jamais revenir. Elle lui avait dit qu'on n'avait pas besoin des lettres des gens qu'on aime pour savoir qu'ils nous oublient, qu'ils sont heureux sans nous, que les enfants grandissent et que lentement, ça devient des inconnus. Que chaque naissance est un inconnu de plus dans ta propre famille et que cet inconnu ne parle plus ta langue, tu ne veux pas savoir.

Peut-être que la ville existait à peine quand le facteur avait connu Marylin. Marylin petite fille grandissante, née en robe blanche soulevée par le vent. Qu'il avait ramené des nouvelles de la mère disparue de Marylin. La maman de Marylin était partie, avec la troupe de théâtre ambulante qui avait passé, un jour. Elle avait vu la pièce et puis, incorrigible Colombine, elle avait embrassé sa fille, son mari, et elle avait quitté la ville. Marylin avait pleuré joliment quand elle avait regardé partir sa mère, comme les gens dans les films en noir et blanc pleurent en gros plan, avec des mouchoirs et des gants très blancs sur le gris du fond. Mais ça n'avait rien changé. Le facteur, à Marylin, il ramenait des lettres qui faisaient trois lignes : habille-toi bien, il fait froid. Ou : n'oublie pas ton parapluie. Mange ta soupe. Et une fois, plus tard, une lettre très longue avec des fleurs et des abeilles butineuses. Mais Marylin ouvrait de moins en moins les lettres. Marylin pensait que certaines choses, il fallait être là. Que les petits mots qu'on écrit de trop loin ne valent pas grand-chose. Et Marylin finit par regarder le facteur avant de regarder les lettres. Le facteur emmitouflé

même dans son été, à elle, en le trouvant très drôle. En le trouvant très jeune sous la chaleur artificielle. Mais grandi déjà, comme elle, les yeux hantés peut-être, tout occupés d'histoires qu'on lui interdisait de lire, le soir. Marilyn savait lire ce qu'elle voulait dans le regard des gens. Marilyn savait tout. Elle était comme mère, déjà, bloc de granit inamovible, dans la certitude constante des autres. Peut-être, Sherry est incapable de la certitude de sa mère. Peut-être, le seul moyen, c'est ça. Et le facteur revient, il a toujours, toujours un peu froid. Le facteur dans l'incertitude qui voyage avec ses lettres, mauvaises et bonnes nouvelles, ses histoires illisibles. Un jour, c'est une lettre de lui, à Marilyn. Un jour, c'est le facteur et une calligraphie étrange, quand elle l'ouvre, qui fait qu'elle sait que c'est lui, mais va savoir, toi, ce que ça veut dire quand tu ne sais pas lire la langue et que l'alphabet, ce sont de jolis dessins vides. Avec des noms qui ne correspondent pas. Aleph, ba, ta, sa. Un jour, peut-être, le facteur et Marilyn. C'est tout. Mais un jour, Marilyn comprend que le facteur voyage. Que les voyages tuent l'attente et qu'on a soif jusqu'à ce que la soif s'éteigne dans la gorge et que c'est fini, après, on a trop attendu, on ira boire ailleurs. Marilyn a compris l'orgueil pendant qu'il neigeait sur la ville et que le facteur grelottait contre sa peau. Comment l'eau peut glacer déjà dans le ciel quand ailleurs, elle s'évapore. Bleue et brûlante dans le soleil des déserts. Le facteur demande et Marilyn comprend, là, tout de suite, à ce moment exact, que ce n'est jamais possible. Pas faisable. Pas vivable. Elle comprend que les voyages sont inscrits au creux du sang parfois. Que ça ne suffit pas, la peau et les promesses, pour construire, je ne sais pas, un pays, une cité. Que seul le désert attend certains. Et le jour où le facteur avait parlé à Marilyn, lui avait demandé, je crois, de partir avec lui, elle avait dû dire non. Elle avait dû dire

qu'une fugitive par famille suffisait. Et il avait dû dire : je ne suis pas un fugitif. Elle avait dit : du toc. Ces petits mots sur son dos voyageur. Des myosotis en caoutchouc fondu. Du ne m'oubliez pas de pacotille. Peut-être que le facteur s'était fâché et qu'il était parti tout de suite amener ses myosotis ailleurs. Peut-être qu'ils s'étaient consommés encore comme des desserts au chocolat avant de séparer leurs peaux l'une de l'autre, les peaux suantes qui refusent et qui finissent par obéir et par se décoller, lentement, avec la tentation, toujours, du raccrochage des peaux et des membres ensemble. Mais il n'y a pas de reprise. Cette fois. Marilyn avait la solidité des montagnes et elle avait repris sa peau pour elle, s'en était recouverte elle-même entièrement et avait renvoyé le facteur à ses lettres. Il y a des gens, comme ça, qui refuseront toujours d'être artistes de cirque. Il y a des gens les jambes plantées comme des racines dans leur propre jardin. Et même s'ils savent mélanger leur peau, eux aussi comme les autres, même s'ils savent donner tout le rose de leur corps aux artistes de cirque, au théâtre ambulant, aux facteurs et aux écuyères. Même là, ils restent indécollables. On aurait beau creuser ou leur couper les jambes, ce que, d'ailleurs, le facteur n'aurait pas fait et qui, d'ailleurs, aurait suprêmement ennuyé Marilyn. On aurait beau faire ça qu'ils resteraient là quand même, les pieds comme des racines fantômes, sans jamais tendre les bras aux trapézistes qui passent. Et les trapézistes, pareil. À croire qu'ils ne savent que se balancer. À croire qu'on les a déjà amputés, eux. Les facteurs et les écuyères de ce monde.

— Tu suggères quoi ?

Shéhérazade aurait demandé à la voix du vent, si la voix du vent lui avait parlé de trapézistes, d'écuyères et de jambes arrachées.

— Tu veux dire quoi, là ?

Et la voix du vent au visage de désert se serait arrêtée, interdite. Parce que, peut-être, ce serait la première fois que Sherry (Shéhérazade) interromprait la voix du vent. Parce que, après un moment, l'effet de nouveauté serait passé et que Sherry (Shéhérazade) aurait, malgré sa frilosité, des choses à dire.

— Les trapézistes et les arbres vivants. Comme si le monde était si simple, si simple qu'on pouvait simplement ne pas se parler entre nous, et puis survivre, et puis s'accoupler entre arbres et entre facteurs et écuyères, et puis, je ne sais pas. Ce sont des mots que les adultes mettent autour des choses. Quand ils n'ont pas réussi à. Mais les mots que tu mets autour, comme ça, dans la langue que tu veux, dis-moi, est-ce que ça aide vraiment ?

Après quoi, la voix du vent aurait été un peu piquée, parce qu'elle se serait fait accuser de simplisme par une petite fille qui, si on y pensait, ne connaissait pas grand-chose de la vie et de la simplicité du monde.

— Mais c'est joli. C'est un peu faux, mais c'est joli. Ce n'est pas grave.

Et la petite fille qui ne connaissait pas grand-chose aurait eu le sourire même de la miséricorde pour le visage désertique du facteur.

Dans la tribu de l'enfance du père de Sherry, du facteur, de la voix du vent. Dans cette tribu, les soirs, quand le vent et le sable jouaient et s'étranglaient comme des enfants malades, on s'asseyait dans les tentes et les femmes tatouées sur le front racontaient des histoires. Et les hommes en burnous continuaient, en gardant les enfants sur leurs genoux, dans les plis de leurs

grandes robes rugueuses et chaudes, et parfois, ceux qui avaient voyagé ou qui avaient vu des guerres dans les autres pays, les autres pays froids, ils apprenaient l'allemand aux enfants. L'italien : uno, due, tre. Va comprendre. Mais les femmes racontaient des histoires de villes et de courtisanes. Des histoires de pierre et d'amants maudits ou de mères aux foies arrachés. Le père de Sherry, quand elle lui sortait des répliques de ce genre, des répliques auxquelles on ne pouvait pas répondre sans se prendre les pieds dedans, vraiment. Il s'asseyait autant que le vent peut s'asseoir et il lui racontait quelque chose.

Il disait que sa grand-mère, elle lui avait raconté des histoires de pierre et de couvent dans le village berbère d'où elle venait, elle, des histoires de guerres qu'on ne voulait plus mener. L'histoire de la maison des bonnes sœurs du village.

Quand elles étaient arrivées au village, avec la colonisation, la civilisation. Les prêtres suivent de près les soldats, toujours. Quand elles étaient arrivées au village, les bonnes sœurs s'étaient installées dans une ancienne demeure mauresque. Grande. Très belle. Incongrue : des maures chez les berbères. On disait que c'était un prince qui l'avait fait construire, un sultan égaré au fil de ses conquêtes qui, au moment où il allait trancher la tête d'un homme qu'il avait renversé, avait rangé son sabre. Il avait dit : je suis fatigué. Et il était parti, à pied, son cheval derrière lui, sans bride. Le vizir qu'il venait d'épargner, lui, le suivait. Il avait décidé de lui vouer sa vie. Longtemps, ils avaient marché, ensemble dans les contrées de la soif. À chaque heure, son

soleil. Et puis, un jour, le vizir était tombé visage dans la poussière. Il était fatigué. On dit qu'il n'y avait pas encore de village. Juste l'immensité, déserte.

À côté du vizir, le sultan s'était assis.

— Qui a gagné la guerre ?

Elle avait demandé. On avait dit : personne. Le roi s'était arrêté, fatigué. Alors, la favorite qui ne voulait pas être sultane. La favorite a fait ce que font les amantes.

On dit qu'il y avait mille éléphants et autant de chameaux. On dit qu'ils cheminèrent longtemps dans les immensités avant que la favorite ne retrouve une piste.

Elle avait retrouvé son homme à l'odeur.

— Là.

Elle avait dit. Et ils l'avaient suivie, les éléphants, les chameaux. Elle sur le sien, lèvres mordues, nez retroussé.

Le parfum de son homme, elle l'avait fabriqué elle-même. Pour qu'elles sachent, les autres, qu'il lui appartenait.

Beaucoup avaient péri déjà. Les immensités tuent. Elle avait continué, et ici : son odeur. Alors, ils avaient marché encore, les hommes et les bêtes, chargés de sable et de pierres. Car là était le plus extraordinaire : ce n'étaient ni des vivres, ni des bijoux qu'ils apportaient vers leur roi. C'étaient des pierres. Parce que la favorite. Avait décidé que là où serait son homme, là serait sa maison. Et puis, un jour, elle l'avait trouvé, le prince allongé sur la terre déjà aride de Kabylie, presque aussi sec que cette terre. Sur l'épaule de son homme, la tête d'un autre et sur sa bouche, la bouche d'un autre. La favorite a fait ce que font les amantes. Elle l'a quitté. Elle l'a laissé avec sa suite, ses pierres. On

dit qu'elle a vécu partout, qu'elle a inventé des armes terribles et des frivolités délicieuses. On dit qu'elle recevait les hommes le soir et qu'elle les rendait à eux-mêmes le matin, épuisés et heureux pour des années encore. Épuisés et détruits. On dit que jamais plus, elle n'en embrassa un.

Le roi?

Il a fait construire une maison. Mauresque, qui, plus tard, devint un couvent.

La grand-mère du facteur s'était tue. Elle avait pleuré comme pleurent les petites filles. La grand-mère du facteur était pleureuse, était aveugle. Parce que les pleureuses, souvent, à la fin de leur vie : trop de sel, dans les yeux.

Le facteur avait dit : ce sont les histoires que me racontaient ma grand-mère quand je trouvais la vie trop simple. Et Shéhérazade écoutait, avec une moue curieuse et dubitative, ces légendes d'un autre parallèle.

Le fils du boulanger, un jour, très longtemps après son enfance, ou pas si longtemps peut-être, mais. Avait demandé à Sherry: à qui tu parles ? Elle avait dit : au vent. Il avait trouvé ça étrange, et puis. Il ne s'était pas formalisé, finalement. Elle lui disait aussi : un jour, le vent viendra, et ce sera comme si le sol dansait, tu verras, ce sera comme une contrée de la soif. Ces jours-là, il lui rapportait des sablés, des trucs très friables et sucrés, et elle faisait du thé. À la menthe, que sa maman lui avait appris très tôt pour ne plus s'approcher des bouilloires. De toute cette vapeur qui s'échappait de l'eau et de la chair. Et le père du boulanger, qui voulait toujours l'enterrer vivante, la petite Shéhérazade, Sherry, à asphyxier sous le sable de tous les déserts, il les regardait, eux. Pendant que la confiture des sablés et les miettes des croissants

s'étaient étalés autour de ces petites bouches mortelles. Peut-être qu'il était presque résigné, face à la petite fille trop brune qui avait toujours froid. Je dis peut-être, c'est qu'il n'en parlait plus, et le village se rendormait doucement sous la couverture des hivers. Et sous la chaleur des étés pendant lesquels la maman, la femme du boucher, mordait de l'herbe et des glaçons.

Et même si elle avait finalement adressé la parole au fils du boulanger, même si elle avait un ami vivant, là, avec lequel jouer, Sherry continuait ses conversations avec l'absence.

— Un jour, il faudra que tu me le dises.

— Quoi?

— Pourquoi, au juste, tu me ressembles. Et la signification des tatouages, ceux que je ne vois pas mais que je t'entends me raconter, par dessous la voix et le vent. Que tu me dises maktoub, les choses qu'ils ont écrites à même la peau comme les destins.

— Je ne te parlerai jamais.

— Cette langue. Je sais. Mais je la reparlerai un jour quand même. Parce que tu n'es pas dans ma bouche pour prononcer mes mots. Parce que, je te désobéirai.

Le fils du boulanger la regardait parler toute seule. Et il relaçait ses chaussures, serré, comme si ça le protégeait, ça. Contre ses longs conciliabules, contre ces voix qu'il ne savait pas encore entendre. Mais peut-être que ça aussi, c'était écrit. Au fils du boulanger, elle n'avait pas encore dit le froid. Elle ne lui avait pas expliqué qu'il fallait peut-être absolument un jour

devenir chocolat. Lui écoutait son père : il ne l'avait jamais regardée dans les yeux, Shéhérazade.

Le tremblement jaune des mémoires.

— C'est peut-être l'adolescence.

Il s'était dit, le boulanger, en grande dispute avec lui-même.

— Les garçons et les filles se parlent et se regardent. La chair pousse. Les hanches se font une place et les genoux osseux.

Mais Sherry restait d'enfance, avec son corps de petite fille. Son corps de très avant l'adolescence, même après le sang, elle avait eu trop froid.

— Ils se rencontrent et ce n'est jamais vraiment eux qu'ils rencontrent. Le rose des peaux, surtout, sous le tissu, la couleur qui fascine sous les robes à fleurs ou à autre chose.

Et il se reprenait.

— Non, c'est autre chose, peut-être. Avec celle-là, petite sorcière couleur de plage et de désert. Mais il ne m'écoute pas.

Et il répétait à son fils ce qu'il lui avait dit ce premier jour qu'il l'avait vu échanger des sablés. De ne jamais regarder ses yeux.

Pourtant, un jour, elle lui avait répondu. Elle avait dit au fils qu'elle parlait à un homme. Peut-être pas un homme, mais quelque chose de bleu avec un visage dedans. Un visage vieux couleur de sable et ses rides, elles changeaient de place. Elle lui avait dit qu'elle conversait avec le désert mais qu'il ne lui parlait qu'en français et elle avait ri. Elle avait renversé sa tête pour le regarder

à l'envers mais il avait fermé les yeux. Doucement, ou bien très fort, elle avait dit : maktoub. Mais il avait demandé ce que ça voulait dire. Et elle n'avait pas répondu. Elle n'était pas très sûre de le savoir vraiment, de connaître cette langue avant de la parler. Et puis, surtout, elle avait froid. Et chaque jour qui passait, chaque heure inexorable où ils jouaient ensemble et où lui serrait les lacets de ses chaussures vernies, elle s'approchait, et le corps glacial sous la robe, elle souriait, juste une seconde, dans cette chaleur nouvelle. Et lui le sentait aussi assez pour ne pas demander : pourquoi ? Cet homme et ce sable te parlent comme à une soeur, alors que toute la ville est verte et arrosée. Alors que tu habites ma ville jardin de fleurs. Et lui aussi, elle l'inquiétait, juste assez pour qu'il détourne les yeux et pense à son père. Avant d'avoir sa main, à elle, très doucement posée sur l'épaule.

À 15 h 20, ce jour-là, le boulanger s'était coupé un doigt, en coupant du pain, pour la libraire. Pas le doigt en entier. Pas une phalange non plus. Mais juste assez pour que ça saigne et que le hurlement retentisse, que ça couvre les autres bruits qui s'étaient perdus, au centre des désaxages. Le sang avait coulé sur le pain et la libraire avait déchiré le morceau à jeter. Parce que c'était une ville, on était comme ça : pratique. Et que le sang ne fait jamais vraiment peur à personne. Elle l'avait pris juste à moitié en tranches et à moitié entier. Lui avait senti le goût de fer, après, en léchant la blessure, de fer et de levure sur sa main pâte. Peut-être il avait eu si mal qu'il en avait pleuré.

Dans les villes, quelquefois, il n'y a personne dans une rue.

Même la maman, à l'intérieur. La maman femme de boucher, elle s'était endormie. La tête dans le frigo ouvert. Et ailleurs, on se serait peut-être inquiétés des angines de cerveau, mais elle avait tendance à faire bouillir les choses. À même la peau. Alors, bien, on ne s'inquiétait pas.

Toujours que ce jour-là. Ce moment-là, l'épaule touchée par la main très douce qui se demande encore si elle doit malaxer, aucun bruit. Les laitiers, les facteurs et les marchands de glace ou de sardines, comme morts au cimetière du silence. Et la livreuse d'un journal étrangement fin, aux nouvelles laconiques et météorologiques, qui passait à n'importe quelle heure, quand elle se réveillait de sa catatonie et distribuait quelquefois les journaux oubliés d'une année complète ou jetait des papiers vides et imaginaires sur les gazons tondues comme des prêtres.

Personne.

Il avait dû se lever et s'asseoir sur le banc de jardin, s'enfuir. Après l'enfance, la plus petite, après les grands yeux vides et les petites joues rondes, il n'avait plus beaucoup été touché. Elle avait dû garder sa main sur son épaule et la suivre avec son bras pendant qu'il se levait, qu'il s'asseyait. Elle avait dû commencer par faire le tour du banc et rester derrière lui, dans le calme des certitudes. Reposer lentement sa main sur son épaule. Et de là descendre, effleurer tout ce qu'il y avait à effleurer de ses doigts enfantins. Ce doit être l'adolescence. Il avait pensé, le boulanger.

Et de là, faire le tour, enlever doucement les robes et puis, les pantalons. Attacher les cheveux, par contre, pour tout ce qu'il y a de gêne et.

Elle avait dû s'asseoir sur lui fauteuil de chair. Se laisser bercer par les hanches. Par la lenteur de ses propres mouvements, la langueur paresseuse de

son immobilité, à lui, ses jambes osseuses et pâles sous ses hanches qui tournaient, qui bougeaient circulaires. Elle avait eu chaud, un moment. Et il l'avait sentie brûlante pour la première fois dans sa vie où il sentait que ce soit brûlant, quoi que ce soit d'autre qu'un petit pain ou des brioches. Mais ce n'était plus de la pâte malgré le beige.

Elle lui aurait découpé les paupières.

Elle s'enfonçait doucement, l'enfonçait, et c'était presque à s'endormir, mais ils ne s'endormaient pas. Même si lui, il avait retourné son regard vers l'intérieur et en même temps que la chaleur, il se sentait, un peu, comme s'il contemplait ses viscères.

Et la chaleur, dans elle, s'amenuisait. Comme un feu qui s'éteint. Elle s'était dit : ses yeux. Besoin de voir s'ils sont bruns, si. La chaleur sera, là aussi, du bois de flamme et de cercueil.

Elle n'a pas découpé les paupières.

Elle avait rompu la douceur. Le presque endormissement. Elle les avait emmenés loin des bords du sommeil, et son corps exigeait. Comme prisonnier du rouge sous ses paupières à lui. Comme une foule d'épidermes contestataires. Le regard unique. Précis. Perdu, arraché à la fois.

Elle avait rompu la douceur.

Elle avait bougé vite et peut-être trop fort. Avait laissé ses ongles sur la peau des épaules, très loin des frôlements. Avait laissé des égratignures légères, calligraphiées.

C'était au dernier moment, dans la surprise. Plus dans la surprise que dans le plaisir, que lui. Il avait ouvert les yeux, devant son visage à elle. Shéhérazade.

Devant l'histoire de ce visage-là, et devant son regard, à elle.

Il était 15 h 20, ce jour-là, quand lui, il a ouvert les yeux sur ses yeux. À elle.

Sur le doigt du boulanger, il y avait du sang qui avait coulé sur le pain.

— Bleu.

Le fils du boulanger n'avait pas vraiment entendu. Sherry assise sur lui dire : bleu. Calmée, Sherry. Rassurée, par l'immensité des couleurs connues. Même si elle était dans la vague frayeur des yeux bleus, Sherry, dans quelque chose de très enfantin qui les trouvait bizarres, et puis, pas naturels. Elle s'était dit, quelque part, qu'elle le savait déjà. Ça, que ses yeux étaient comme ça, délavés, et que toute la douceur de monde. Lovée dans son regard. À lui.

Elle s'était levée. Elle avait dû lisser sa robe. Sourire encore, et peut-être penser, très brièvement : maktoub. Elle avait dû taillader son pied nu sur un éclat de verre, et se mordre la lèvre. Lui, il était resté assis.

— Tu sais, j'ai vu maintenant, ses yeux sont bleus.

— Ceux du garçon qui ne te regarde pas ?

— Jamais, il a fini maintenant de se fermer les yeux très fort, je crois. Je crois aussi, que maintenant, je suis assez grande.

— Assez?

— Oui, pour que tu m'expliques.

— Chez moi, l'honneur ne se marchande pas au regard.

— Chez toi, les sujets changent trop vite. C'est trop facile, partir sur une tangente. Et me parler de moi. Des garçons embrassés sur les bancs des

jardins. Je n'ai jamais marchandé mon honneur. Moi, j'ai volé le sien, avec la couleur de ses yeux. Fatiguée, tu sais, d'être une fille d'ici et une fille de chez toi. J'ai trop froid pour tout ça : l'honneur de toutes les familles du monde. Tu ne peux pas comprendre qu'ici. Ici, il fait trop froid pour empêcher le rapprochement des corps, pour empêcher qu'ils se trouvent et restent collés comme une langue gèle sur un poteau. Moi, j'ai trop froid pour rester de là-bas même si tu ne dis pas, tu ne diras jamais. Là d'où tu es, et puis, pourquoi, toi, tu me ressembles.

Ils ne se parlaient jamais très longtemps. Sherry, elle avait ouvert la porte de chez elle, elle était rentrée. Elle avait assis sa maman, doucement, devant le frigo, elle avait refermé la porte. Épongé la flaque d'eau gelée, la glace fondait. Et elle s'était assise par terre, elle, la tête sur les genoux de sa mère Marilyn, sur le tissu blanc de sa robe. Et comme il n'y avait rien d'autre à faire, les têtes sur les genoux de toutes les mères du monde, elle s'était endormie.

Quand le boucher était rentré, il y avait toujours le fils du boulanger sur le banc, devant chez lui. Mais comme le boucher était assez discret, plutôt timide. Il n'avait rien dit.

Le lendemain, quand le boucher était sorti, quand Sherry était partie s'allonger au soleil, à midi, il était encore là. Le fils du boulanger. Assis, tranquille, à la limite de l'immobilité. Elle ne l'avait pas vraiment regardé, elle avait vu ses yeux la veille, et ça, ça lui avait suffi. Peut-être ça lui suffirait toute sa vie, elle n'aurait plus jamais besoin de lui parler, maintenant. Mais à ça, elle n'avait pas

envie de réfléchir. Et elle avait laissé ses épaules à la chaleur, mais avait frissonné quand même.

Marylin elle avait froncé les sourcils. Pas très sûre d'aimer ça. Ce gamin pierre dans le jardin. Ce gamin comme une statue grecque romaine égyptienne. Ou bien non, pas égyptienne, toujours que, Marylin. Elle ne les avait jamais aimées, les statues. Dans sa main, sur son cou, il y avait un glaçon qui fondait trop vite. Elle s'était dit qu'il devait avoir faim, le gamin. Ou soif. Elle avait fait un thé, pour Sherry aussi, pour que Sherry ait chaud une seconde. Elle avait mis beaucoup de miel dedans, et puis, des clous de girofle. Et elle était sortie avec la théière. Sherry, elle l'avait pris dans ses mains, avait bu, l'odeur du thé d'abord, et la couleur qui tremblait jaune. Elle avait ramené un verre à côté du gamin, du fils de. Et puis avait ouvert sa main, à lui, et l'avait mis dedans. C'était raide mais ça ne serrait pas, comme les mains de bébé, elles serrent dans leurs petits doigts, par réflexe. C'était raide, sa main, mais elle avait la vague impression que si elle la lâchait, ça allait tomber, tout. Et comme elle était indubitablement curieuse, Sherry Shéhérazade, elle avait lâché la main et la tasse. Qui s'était renversée, bien sûr. Sur le pantalon du gamin, le thé brûlant, et. Lui, immobile, toujours. Alors, la maman avait mis sa main mouillée froide sur son coeur de maman, elle s'était approchée du garçon et avait écouté son coeur à lui, mis la main devant son visage pour sentir le souffle tiède. Qui était là, bien sûr, et le son du coeur qui bat métronome, très : régulièrement. Elle s'était dit : vivant, il doit être brûlé au deuxième degré environ. Et : pourquoi il ne bouge pas ? Qu'est-ce que c'est que cet enfant qui ne bouge pas et qu'est-ce qu'elle lui a fait, Sherry, Shéhérazade ? Mon ange,

ma petite fille aux mains froides, qu'est-ce que tu lui fais ? Je sais le froid qui t'enveloppe comme une couverture et d'où tu le tiens, je sais ça. Je sais tes yeux trop jaunes, ta peau trop mate, et je sais aussi, cette ville, la terreur de cette ville quelquefois.

Mais Sherry, elle était repartie s'allonger, pendant que le thé encore fumant gouttait sur le gazon. Elle avait tendance à se désintéresser vite de ces choses-là, Shéhérazade. D'autre chose que le soleil, ou que la voix, de vent et de sécheresse, qui parlait dans sa tête.

Dans la tribu, quand les filles devenaient femmes, on sortait une aiguille, on leur faisait regarder au travers. Il n'y a rien à saisir que le sang qui file comme du sable et on n'a pas encore compris, ni les filles de la tribu ni leurs mères, cette coutume. Et les mères n'ont pas expliqué aux filles mais elles le font encore, parce que. Générations. Dans la tribu, on suivait les traditions jusqu'à se désincarner et on tatouait les peaux pour les protéger du mal, des regards jaunes et mauvais qui s'attardent sur les enfants trop beaux, les tentes trop bien cousues, les chameaux trop fringants. Shéhérazade, Sherry, n'était pas tatouée et sa mère, parfois, sa mère qui ne connaissait pas la tribu, dessinait des symboles sur sa peau. Des mains et des yeux à même son front, le chiffre cinq comme un talisman, comme les asiatiques construisent des chemins en zigzags pour que les mauvais génies ne puissent pas avancer et les rejoindre. Il faut, partout, protéger ceux qu'on aime, Marylin pensait, peut-être.

La maman ne savait pas trop quoi faire du corps. Vidé, statique, du gamin. Mais elle avait des bras comme ceux d'un forgeron, ce qu'ils trouvaient bizarre, les gens de la ville, d'ailleurs. Alors, elle avait pris le fils du boulanger à bras le corps, elle l'avait hissé sur son dos, les jambes repliées toujours à l'angle du banc et elle avait marché dans la ville, avec le gamin qui respirait doucement, mais qui ne bougeait pas. Et très silencieusement, elle l'avait déposé devant la porte de la boulangerie, et, elle était partie.

Quand le boucher était rentré ce soir-là, le fils du boulanger n'était plus sur le banc, devant chez lui.

Le boulanger, au début, il n'avait rien dit. Il s'était dit, bien sûr : il l'a regardée. Et il avait espéré que ça passerait, que le corps finirait par se réanimer, mais : la rigidité, toujours. Il avait attendu quand même. Il avait entendu deux mois, et puis trois, et puis une année entière, son fils assis dans l'entrée comme un animal empaillé.

Le boulanger se rappelait les règles de la ville. Il se rappelait le jour où on avait décidé des règles, quand le premier conseil de la ville avait eu lieu et qu'il était tout jeune homme encore, mais qu'il avait parlé et signé et levé la main. Il se rappelait la ville qui s'écroulait par pans, à cette époque, un peu avant cette époque. On racontait déjà à cette époque qu'il y a très longtemps, le village avait été une ville nomade. Qui perdait ses habitants partout, tous les jours. Que les murs se déplaçaient la nuit et qu'on ne pouvait jamais revoir

ceux qui restaient. On racontait qu'il avait fallu que la ville perde tant d'habitants qu'elle était devenue village.

Les grands-parents, aux enfants, ils disaient l'avoir vécu. Ils disaient : mon frère, le pauvre. Laissé sur place à cause d'une fille du sud. Ma sœur. Ils disaient que le village reprendrait des forces et recommencerait à se réveiller le matin pour partir, les grands-parents. Bien sûr, les enfants ne les croyaient qu'à moitié. Bien sûr, les adultes souriaient et se taisaient, parce que quelquefois, c'est tout ce que les adultes savent faire, et parce qu'eux aussi, ils ont peur. Mais un jour, un mur avait disparu. De la ville, comme ça. Les grands-parents, ils n'avaient pas trouvé ça bizarre.

Il faut dire, peut-être. Ç'avait été les parents des grands-parents qui avaient construit les murs. Qui avaient planté la ville comme un arbre. Peut-être qu'il se réveillait vraiment ailleurs, le village. Que les garçons du Sud et que les filles du Nord retenaient les sœurs et les frères des grand-parents, que la ville partait sans et qu'un jour les parents avaient dit : assez. Comme quand on perd les gens qu'on aime, on dit assez même si ça ne change rien et que ça ne suffit pas. Même si on reste là, à essayer d'étreindre ses genoux comme des vivants qui partent et qu'on ne retrouvera pas. J'imagine qu'ils ne pouvaient pas empêcher ça, les parents. Empêcher les enfants de tomber amoureux. De se casser les dents sur la dureté des sols en-dehors de la ville, de chercher les corps et de les perdre jusqu'à ce que la salive éparpillée, le sang se vide de soi pour se remplir des autres et devienne plein à en stagner dans la douleur des attentes. Et les enfants sortaient quand même, même si les parents leur

racontaient les attentes et le sang qui stagne et qui bourdonne dans le corps alangui des amants, les genoux qu'on étreint comme du vide quand les amants s'en vont.

Les enfants n'écoutent pas.

J'imagine qu'ils ont dit assez, les parents. Qu'ils ont essayé, peut-être, de creuser les fondations de la ville encore. De comprendre pourquoi elle faisait ça. Pourquoi elle leur faisait ça. Et qu'ils ont mis des pierres jusqu'à ne plus avoir de pierres à mettre dans le fond de la terre, jusqu'à ne plus pouvoir fixer leurs boutiques, leurs maisons, leurs.

Ça n'avait pas marché, les grands-parents disaient. La ville s'était un peu plus effritée en partant, peut-être. Elle était restée quelques temps. Un peu plus que d'habitude, au même endroit. Avait pris assez de forces pour s'en aller et un matin, bien sûr. Ils s'étaient réveillés, tous, dans un endroit nouveau. Et même si elle était un peu plus blessée, ses murs effrités qui s'accrochaient à leurs bases, même si elle repartait éclopée, comme traînant ses pattes de ville dans l'Univers immense, elle continuait comme une enfant têtue, comme une gamine qui fait toutes les familles d'accueil sans vraiment chercher la sienne.

Il y avait ceux qui n'en pouvaient plus. D'être toujours ailleurs. Ceux qui n'arrivaient plus à n'avoir qu'une ville. Sans région, sans pays, sans continent. Qu'une ville capricieuse qui les trimballait et qui jouait au voyage sans pouvoir s'arrêter. Mais il y en avait d'autres. D'autres qu'eux, ceux qui n'avaient pas

perdu des gens, qui n'avaient pas éparpillé les leurs à leurs amours avant l'exil continu de la ville. Il y avait ceux qui voulaient continuer à vivre dans une ville vagabonde. Dans une ville caravane. Dans une ville voyageuse qui les promenait comme on promène des petits animaux tranquilles aux quatre bords de la planète (carrée). Il avait fallu se décider, je crois. Il avait fallu se diviser la ville, mais la ville n'était pas divisible. La ville était entière comme un corps d'enfant, comme un corps de vieillard et on ne pouvait pas lui arracher le bras. Écartèlement urbain. Il avait fallu voter.

La ville avait voté. Et la moitié de la ville, exactement, voulait trouver un moyen de l'attacher au sol, de prendre tout ce qu'ils pourraient trouver et de peser de tout leurs poids sur la ville, qu'elle ne puisse plus, encore, partir.

Et la moitié de la ville, exactement, voulait que le voyage continue. N'étaient pas, pas encore, heureux d'être là où ils étaient, voulaient voir du pays, encore. Des filles du Sud et des garçons du Nord jusqu'à n'en plus pouvoir. Des garçons du Sud, des filles du Nord jusqu'à ne plus savoir qui venait d'où.

Les grands-parents disaient qu'un moment, le sang avait été versé. Que les uns et les autres s'attendaient aux portes des commerces avec leurs armes respectives. Que les batailles étaient épiques et ridicules. Parce qu'il n'y avait pas de marchands d'armes, dans la ville, que personne encore n'avait voulu attaquer la ville. On n'attaque que ceux qui restent. Il y avait des boulangers, des bouchères, des forgerons, des. Il y avait tout ce qui servait à vivre quand on n'était jamais sûr qu'il y aurait du monde, de la vie, le lendemain à

l'extérieur d'une ville. Il y avait à manger et à boire et à construire. Il n'y avait pas à tuer. Et puis, un jour, le boulanger de l'époque avait pris son rouleau à pâte et l'avait levé très haut à la tête du dentiste, devant chez la libraire. Il l'avait levé très haut, mais on n'était pas sûr s'il avait voulu frapper. S'il voulait faire peur. Et il avait trébuché sur un livre que le dentiste avait laissé tomber, dans sa frayeur des rouleaux à pâte, peur raisonnable s'il en est une. Et le boulanger, en trébuchant, avait porté un grand coup à la tempe du dentiste, devant chez la libraire, ce qui avait tué le dentiste sur le coup. Ce qui, à court terme, n'avait pas dérangé tant de gens, étant donné la relative impopularité des dentistes, dans les villes nomades comme dans les autres villes, mais qui, à long terme, avait eu des effets désastreux sur le nombre de caries des enfants et des adultes de la ville. Et les grands-parents racontaient ces choses-là en montrant leurs sourires édentés depuis plus longtemps, encore, qu'on ne le croyait.

Le sang avait tout de même été versé. Était sorti du corps sans qu'on l'appelle et. La ville avait eu peur, soudain. S'était mise sur ses gardes et on avait décidé, cette fois, de revoter.

Comme on avait perdu une voix exactement, la ville avait décidé de tout faire pour fixer la ville au sol. Mais creuser les fondations n'avait pas marché, déjà. Mais personne ne savait comment on retenait les villes qui voulaient partir. Ne savait si on arrêterait la marche de la ville, vraiment, un jour. Ils étaient sortis de la ville, tous, un moment. La journée, pour être bien sûrs qu'elle ne s'enfuit

pas. Ils avaient discuté de l'avenir de la ville. Des moyens de. Et le forgeron avait eu une idée.

— Des fils barbelés. Des cordes immenses en fer forgé pour retenir la ville au sol, des cordes qui auraient la largeur d'un tronc d'arbre. Mais cela sera long. Mais il faudra que la forge, le jour et la nuit et il faudra de l'aide. Que toute la ville. Que tous soient forgerons un moment. Alors, on avait commencé par apprendre à forger. Tous. Des enfants petits, très petits aux grands qui ne supportaient pas la chaleur. Et ceux qui ne s'étaient pas brûlés avaient avancé vite, mais il y a tant de cordes. Tant de fer pour attacher une ville tout entière qu'il a fallu attendre de tout avoir fondu, forgé, soudé. Pour que la ville ne s'arrache pas : par pans. Pour ne pas se perdre les uns les autres.

Un jour, il n'y a plus eu de fer dans la forge. Alors, les gens sont rentrés chez eux. Ils sont revenus, les grands-parents racontent avant de s'endormir soudainement.

Et puis ils se réveillent, les grands-parents, et ils reprennent leur histoire exactement là où ils se sont arrêtés : ils sont revenus avec les poignées de leur porte, les tiges de leur lampe, les poutres de leurs rideaux. Ils sont revenus avec tout ce qu'ils avaient trouvé en fer. Et ils l'ont jeté dans le feu de la forge pour que ça continue à fondre. À se tordre en tortures métalliques. Et quand il n'y a plus eu de fer, du tout, dans les maisons, ils ont ramené les théières en cuivre, les casseroles, les moules à gâteaux. Ils ont ramené les couteaux à viande et les femmes ont sorti leurs bijoux et les ont regardés fondre. Je crois

qu'à un moment, il n'y avait plus de métal dans les maisons. Du tout. Qu'un moment, ils ont récupéré le fer des veines de leurs morts, qu'ils ont vidé les artères, qu'on le chuchotait sans y croire, mais qu'on le faisait quand même. Que certains sont partis, épouvantés, de la ville qui, pour devenir sédentaire, se faisait cannibale. C'était le seul moyen, peut-être, que les cordes fonctionnent. Que les fils barbelés retiennent vraiment la ville au sol. La ville se mangeait de l'intérieur.

Ça, les grands-parents le pensaient, mais ne le racontaient pas. Ou, rarement. Seulement les vieux, très vieux, qui devenaient nervaliens dans leurs divagations, et qu'on ne croyait plus, ou qu'on croyait si peu. Et qu'on réprimandait pour avoir fait peur à leurs petits-enfants. Mais, peut-être, celui qui se le rappelait le plus, c'était le fils du boucher de l'époque. Parce que saigner un cochon, c'est comme saigner un homme, finalement. Ou à peu près. Parce que la jugulaire est au même endroit et que les cadavres n'ont plus besoin de leur sang. Et le fils de l'ancien boucher, le plus vieux des vieillards de la ville, il prenait ses petits-enfants sur ses genoux, des fois, quand il en avait la force et il se rappelait ses cauchemars. Les nuits, la toute première où il avait ouvert la porte de l'abattoir pour voir des yeux opaques dans un visage à l'envers sur un corps à l'envers, suspendu par les pieds, avec le cou ouvert au-dessus du seau. Le fils de l'ancien boucher n'était pas, d'habitude, un enfant très impressionnable, mais, tout de même. Aujourd'hui, à ses petits-enfants, il disait des choses décousues sur le dentiste, les yeux opaques et voilés du dentiste, tué dans une querelle par le manque d'équilibre du boulanger. Il disait : c'était le premier déterré. Il ne parlait pas de ce qui était venu, après.

Du pillage des cimetières de la ville, des corps frais, saignés. Il ne parlait pas et de toute façon, ce n'étaient après tout que des rumeurs, du vent, des délires séniles. Il se rappelait seulement le moment où la ville, avant d'être sédentaire, avant d'engraisser et de prospérer au beau milieu de tous les possibles, s'était réveillée en Haïti. Et il se rappelait les contes de là-bas, les légendes vaudous de pacte avec le diable scellées par des corps d'enfants broyés. Des corps d'enfants à naître arrachés du ventre des endormies, broyés au pilon par des sorciers puissants. Et il se rappelait que les enfants à naître devenaient des esprits broyeurs et que dans la légende, tous ceux qui avaient participé à la cérémonie mouraient hantés dans leur grande maison et dans leurs beaux habits, retrouvés en pâte informe comme du pâté chinois sanglant, broyés, eux aussi, par les petites mains de l'esprit d'un enfant à naître. Le fils de l'ancien boucher n'était pas un enfant très impressionnable, mais entre l'abattoir dans la maison et les légendes vaudous, il avait fait pas mal de cauchemars. Le fils de l'ancien boucher, par la suite, n'avait pas repris le commerce de son père. Il était devenu fleuriste, loin, très loin des odeurs de sang et de métal.

Après un an, jour pour jour, un an. À 15 h 20, le boulanger (le père du fils du boulanger) avait convoqué le conseil de la ville. C'était le premier, depuis qu'elle était née, Shéhérazade. Et aussi depuis qu'il était né, l'autre, le fils du boulanger. Il avait dû parler beaucoup et puis parler longtemps. Il y avait là-bas le boucher, et puis la pâtissière, le couturier. La distributrice de journaux, le libraire. Il y avait là-bas tout le monde, finalement. Le boulanger avait rappelé les règles de la ville. Il avait dit que le meurtre, c'était puni de. Et il avait dit que son fils, il était dans pire que la mort, dans l'immobile totalité des

choses. Et que pour ça, pour cette immobile totalité là, elle, Sherry, Shéhérazade. Qui n'écoutait pas vraiment, elle, qui discutait toute seule, assez loin de tout ça, quelque part dans du tissu bleu au milieu des sables. Il avait dit les règles, encore, le boulanger. Et puis qu'elle, la petite fille, qui n'était plus tellement une petite fille, mais pas tout à fait autre chose non plus, il faudrait la pendre. Haut. Et court, dans les rues de la ville, pas à l'entrée, parce que, on n'avait jamais réussi à savoir vraiment quelle était l'entrée officielle de la ville, et il ne faut pas réveiller les querelles. Non.

Bien entendu, ça n'avait pas beaucoup plu à la femme du boucher. Mais c'était les règles de la ville. Et quand on y habitait, quand on y faisait ses courses et ses promenades, on les suivait, ses règles. Alors, elle était rentrée chez elle, Marylin, avec son homme et puis sa fille. La nuit, elle avait réfléchi, longtemps. Et elle avait pensé aux règles de la ville. Et elle avait convoqué le conseil. C'était le deuxième depuis qu'elle était née, Shéhérazade. Si la femme du boucher avait parlé à Shéhérazade, peut-être que Shéhérazade Sherry lui aurait dit qu'elle ne savait pas ce qui s'était passé, exactement, à part cet instant de chaleur, très bref. Elle lui aurait dit aussi, peut-être, que lui avait eu froid, si ça se trouve. Que le froid était remonté d'elle à lui et avait voyagé jusqu'au cerveau et l'avait congelé comme une exploratrice du pôle Nord. Jusqu'au cerveau, comme un brainfreeze de crème glacée liquide, mais en beaucoup plus grave. Et Marylin aurait pensé que, peut-être, la forge. Elle aurait aussi pensé que si les adolescents arrêtaient de jouer aux vikings et à Christophe Colomb et de s'explorer les corps les uns les autres, beaucoup de problèmes seraient évités dans ce bas monde. Seulement, Sherry Shéhérazade et sa mère

n'avaient pas eu cette discussion. Alors, Marylin avait convoqué le conseil de ville, la deuxième fois dans toute la vie de Shéhérazade.

Là-bas, elle avait dit : je sais nos règles.

— Une vie pour une vie.

Ça, c'était le boulanger.

— Oui, une vie pour. Mais cette vie-là, n'est pas forcément la sienne.

Et là, Sherry avait regardé sa mère, et sa main froide s'était crispée sur le bras de sa mère, et elle avait essayé de la rasseoir. Et là, le boucher, lui aussi, le boucher très discret et qui ne parlait pas beaucoup avait dit : non.

— Il faudrait que le sang de celui qui tue soit versé pour le sang de celui qui. Ou ici, pour son immobilisation. Ce sont nos règles. Dès le premier jour de la ville, elles ont été nos règles et nous les avons suivies. Avant le premier jour, j'avais aidé à les écrire, oui ?

Et la salle qui ne comprenait qu'à moitié avait hoché la tête.

Elle avait dit : le sang de Shéhérazade. En prononçant les h. Le sang de Shéhérazade, il coule dans d'autres veines que les siennes, bleues sous la peau mate. On peut en asphyxier une autre, un autre.

Et là, le boulanger avait pâli. Il avait dit : non, elle. Ce ne sera pas le même sang, pas exactement, et. Je vous l'ai dit il y a longtemps déjà, elle nous engloutira. Elle nous ramènera au désert. Mais toujours, vous ne m'écoutez pas.

La maman avait dit : si. Ce sera le même sang, exactement. Ce sera le même parce que son frère.

Et personne, vraiment, n'avait pensé à dire que son grand frère, à Shéhérazade, celui qui avait fait un caprice et qui avait donné son nom à la petite, il n'existait pas.

— Alors, c'est décidé. Son frère mourra.

Le boulanger avait dit. Et il pensait, lui, vraiment, que c'était juste.

Alors, on avait pendu le grand frère. Dans une rue, on avait improvisé une potence. On était parti chercher les poutres de la vieille église, et puis, le charpentier avait cloué tout ça. C'était grand, et peut-être même beau, presque, dans l'étrange douceur du vieux bois. Devant la potence, le boulanger mordait ses lèvres jusqu'au sang, et regardait la cicatrice, sur son doigt, qui datait de 15 h 20, un an plus tôt. Dans une rue, on ne savait pas quelle porte était celle de la ville, et puis, ils ne voulaient pas les mettre là, les pendus imaginaires. Même si aucun visiteur, jamais, ne traversait. Aucun depuis le facteur, nomade.

Dans la rue, il y avait tout le monde, sauf la maman, muette, du couturier. Il n'y avait pas non plus le fils tout aussi muet du boulanger. Le fils jardin de pierre. Sherry avait commencé le chemin avec sa mère, à pied, elle avait commencé à marcher vers la rue. Et puis, là où sa mère s'était éloignée de l'échoppe vide du forgeron, trop chaude, elle s'était approchée. Vers les rougeurs du feu et du fer. La forge, on ne l'éteignant jamais. Dans la ville, par superstition, par. Toujours la flamme, rougeoyante, dans le four. Elle était rentrée dans la grande boutique vide. Au milieu des boîtes de fer-blanc, elle s'était approchée du feu et elle s'était allongée, là, où il faisait encore plus chaud qu'il fait chaud au soleil, aux heures les plus chaudes des journées les

plus chaudes. Mais là encore, elle n'avait pas fondu. Et elle avait entendu Marilyn, dans sa tête, Marilyn qui continuait à marcher vers la potence dans la rue : nous ne sommes pas du chocolat.

Dans la rue, il y avait tout le monde, ils avaient pendu le grand frère. Pour la première fois, le boulanger ne savait pas l'heure qu'il était. Le charpentier, on l'avait nommé bourreau par tirage au sort. Alors, il avait lu quelques pages d'une vieille bible, les enfants s'étaient endormis. Il avait serré le nœud coulant autour du vide et donné un coup de pied à la chaise, en bois, sur laquelle les pieds du grand frère étaient censés reposer. La mère du couturier, elle, aurait juré que la corde était tirée par le poids, que le nœud penchait que le tissu, tressé, craquait. Marilyn avait fermé les yeux très fort, pensé au bleu. À tout le bleu qui pousse à l'ombre des grands sables. Aux yeux jaunes de sa fille, aux yeux jaunes et nomades de tous les facteurs du monde. Elle avait senti, une seconde, un peu de fraîcheur dans le soleil du soir.

Ils disent qu'au Sahara, Sah'ra, les h expirés de la soif. Ils disent qu'il y fait chaud, si chaud, que les gens meurent. Qu'on ne peut que marcher, s'enfuir, mais le soleil vous suit. Ils disent que les nuits, il y fait froid. Froid à paralyser les hommes et les chameaux, à déraciner les tentes. Les tentes sont déracinées par définition. Ils disent qu'il n'y a que le tissu bleu, la débauche de tissu bleu pour protéger du chaud et du froid, la nuit, le jour, le soleil. Protéger la peau rude des hommes dans les steppes de sable. Sherry, elle, avait l'absence au corps du tissu bleu. Grelottait dans le froid des choses.

Au Sahara, Sah'ra, un garçon. De vingt ans, peut-être, ou un peu moins. Il ne savait pas très bien quelle heure il était, ce jour-là, il avait senti comme une caresse sur son cou, quelque chose de très doux. Dans une matière qu'il ne connaissait pas, le garçon, enseveli de tissu bleu.

Sherry avait mis un doigt dans sa bouche, soudain. Le nœud s'était serré sur le vide, et, pliée en deux devant le feu de la forge, elle avait mis son pouce sans le mordre à l'intérieur de sa joue.

Le garçon, de vingt ans peut-être, très vite, il était devenu bleu. Sur son cou, ce n'était plus du tout une caresse. Il n'arrivait pas à crier, et sa mère, dehors, sa famille, dehors, pendant que sous la tente. Il asphyxiait. Le garçon, plus tard, son petit frère était rentré, sous la tente, avec sa mère en deuxième. Et sa mère avait mis la main sur les yeux du petit frère et elle avait hurlé, et le petit, plus tard, ce n'avait pas été son frère, bleu, sur le lit. Ç'avait été le hurlement infini de sa mère, sa main appuyée fort sur ses paupières à lui. Le grand frère, sa langue sortait solide du coin des lèvres bleues. Sous les mains de sa mère, il était déjà froid.

Sherry, à un moment, sans savoir que le coup de pied du charpentier partait, que le nœud coulant se serrait sur la gorge qui n'existait pas là, dans le nœud dans la rue, dans la ville. À un moment, elle avait eu froid. Très. Plus froid, soudain, devant le feu brûlant de la forge brûlante, qu'elle avait eu froid toute sa vie. Sherry, un moment, elle avait pensé, elle avait été sûre. Que le sang

dans ses veines avait gelé, solide, sous sa peau. Cette nuit-là, chez elle, elle n'avait pas dormi du tout.

Toute la nuit, il y avait eu les pleureuses. Et les hurlements des pleureuses comme le hurlement de la mère qui criait toujours, qui ne s'était pas arrêté de crier devant le corps froid de son fils, même quand on lui avait enlevé le plus petit et ses paupières de sous sa main. Même quand on avait lavé le fils et qu'on avait récité les prières qu'il faut réciter, elle n'avait pas arrêté. Et toute la nuit, les pleureuses, les cris longs et hoquetés des professionnelles de la douleur.

Le garçon, un jour, bien avant d'avoir vingt ans et d'être mort. À sa mère, il avait dit : un jour, si j'ai une sœur, on l'appellera Shéhérazade. Et la mère qui n'avait que des fils, dont celui-là qui n'était pas le fils du mari, elle avait dit : d'accord. Dont celui-là qui était le fils du facteur nomade, amant de la femme du boucher.

Toute la nuit et au matin, elles s'étaient tues. Toutes, les pleureuses, mais il y avait encore le hurlement de la mère. Bas et aigü, comme les derniers retranchements de la gorge, comme un filet tranchant qu'elle n'arrivait pas à arrêter seule, les sanglots encore trop loin de l'horreur. Un cri comme un poignard dans l'œsophage, avaient dit les pleureuses épuisées. Et elles avaient réuni la tribu dans leur tente pour la protéger du cri. Pour que la tribu ne se cabre pas comme un cheval fou et que personne ne se jette sur la mère avec un couteau pour lui ouvrir la gorge, la lame du cri tranchée dans l'œsophage. Les

pleureuses avaient raconté la vieille histoire berbère du foie d'une mère. Elles avaient raconté qu'un jour, une mère avait donné son fils en mariage à une femme. Que la femme n'avait pas pu avoir d'enfants et qu'il était fou d'elle. D'habitude, les mères berbères choisissent les femmes de leurs fils, pour qu'ils n'en soient pas trop amoureux, pour qu'ils restent à leurs mères d'abord. Lui, il était fou d'elle, de sa femme, peut-être que ce n'était pas sa mère qui l'avait choisie, peut-être. Peut-être qu'il l'avait rencontrée seul un jour à la rivière. Ce n'est pas important pour l'histoire, les pleureuses ont dit aux enfants. Elles disent que la femme du fils faisait de la magie noire, qu'elle était sûre de pouvoir concevoir si elle mangeait le foie de sa belle-mère. Va comprendre. Peut-être que la belle-mère faisait de la magie noire, aussi. Dans ces histoires-là, on n'est jamais bien sûr. Mais le fils, après avoir beaucoup pleuré, beaucoup protesté, après lui avoir dit qu'il lui ramènerait tout ce qui pouvait exister d'autre si elle voulait. Il était parti, parce que ce n'est jamais vraiment possible, tenir tête à une femme berbère. Il avait traversé une forêt pour aller dans le village de sa mère, avait dit bonjour à sa sœur en passant devant chez elle, discuté un peu de la pluie et de la croissance de l'aîné. Il avait marché jusque chez sa mère et il avait vu qu'elle savait ce qu'il était venu faire quand il avait ouvert la porte, parce que, c'était sa mère. Et peut-être qu'elle est morte de chagrin sur le coup, ou peut-être que son sens pratique a été plus fort que le chagrin et qu'elle a quand même fini le couscous, qu'elle l'a servi et qu'elle a mangé avec son fils avant que le chagrin s'insinue jusqu'au centre de son cœur et le fasse éclater au centre de son corps.

Et là, une autre pleureuse avait commencé à parler. Elle avait dit que le fils, qui avait pleuré dès qu'il avait vu sa mère, qui avait sangloté dans son couscous, mais l'avait mangé quand même puisqu'on ne boude pas impunément le couscous maternel, s'était très brusquement arrêté de pleurer exactement au même moment où le cœur de sa mère avait explosé à cause du chagrin qui l'atteignait en son plein centre. Le fils avait fini son couscous, puisqu'il y en avait encore et que rien ne justifie le gaspillage du couscous maternel. Il avait pris le couteau avec lequel sa mère avait coupé l'agneau en prenant le meilleur morceau, en se disant que peut-être, son fils viendrait la voir ce soir. Il avait ouvert le ventre de sa mère et avait détaché le foie des entrailles. Et il avait rabattu la peau du ventre sur les entrailles, et la robe sur le ventre de sa mère dont le cœur faisait un gros bleu à la poitrine et des tas de petits bleus éparpillés partout, le cœur s'étant retrouvé un peu partout dans le corps de sa mère. Il avait rabattu les paupières sur les yeux fixes de sa mère morte. Ensuite, il avait mis le foie chaud dans le capuchon de son burnous, comme sa femme le lui avait dit. Il avait pensé : voilà. Il avait dû se dire qu'il était orphelin, maintenant. Et peut-être il avait pris un moment pour s'apitoyer sur son sort.

Et là, une troisième pleureuse s'était mise à raconter la suite de l'histoire. Elle avait dit que le fils, vide étrangement, il s'était mis en route vers son village. Qu'il avait pris par la forêt, encore, que la nuit était tombée, déjà. Elle avait dit que les montagnes de Kabylie sont toujours occupées par des âmes mercenaires, par des voleurs, des révolutionnaires, des fanatiques aux yeux immenses illuminés, des hommes, toujours, barbus, toujours. La montagne

n'est pas un hôtel de luxe. Les forêts ne sont pas des endroits où se promener le soir. Et bien sûr, cette nuit-là, sept brigands erraient dans la forêt en cherchant quelque chose à faire. Les montagnes de Kabylie ne sont pas un parc d'attractions et les brigands se seraient volontiers désennuyés en tuant, par exemple, un homme qui revenait chez lui après avoir rendu visite à sa mère. S'il avait continué à marcher, le fils, sans faire de bruit dans la forêt noire, il aurait peut-être pu échapper au brigand. Mais il sentait parfois le foie de sa mère chaud dans son capuchon, sur son dos. Il entendait sa mère chuchoter le nom de son fils doucement, comme on console un enfant malade. Alors, il s'arrêtait pour se frapper la tête sur le sol jusqu'à ce qu'il ait une bosse sur le front et jusqu'à ce que le son de sa tête contre le sol et contre les arbres autour alertent les sept brigands. Les brigands, bien sûr, s'étaient saisis du fils. Ils l'avaient ligoté et ils l'avaient bâillonné, mais le fils ne s'était pas débattu, n'avait pas supplié. N'avait même pas regardé les sept visages barbus qui se demandaient ce qu'ils trouveraient dans sa bourse et qui voulaient voir la couleur de son sang. L'un des brigands avait sorti son lame, avait mis la lame courbe sur la gorge du fils et dans le mouvement de recul que le corps du fils avait eu sous le froid tranchant du métal, le foie était tombé du capuchon. Le foie avait commencé à parler.

À ce moment de l'histoire, la pleureuse s'était arrêtée pour écouter. Pour voir si on entendait encore, dans le camp désert hors de leur tente, le hurlement bas, aigu de la mère. Celle-là avait quatre fils. Alors, peut-être, seul le quart de son foie manquait. Peut-être le quart de son cœur avait explosé dans son corps et que le cri, c'était ce quart de cœur qui s'échappait doucement, ce quart

impossible à éteindre, à étreindre. Les pleureuses s'étaient rarement arrêté de pleurer avant que les vivants, que ceux qui restent : les enfants, les frères, la sœur, les parents, le fiancé s'arrêtent de sangloter dans leurs bras immenses. Les pleureuses savaient crier plus fort que la vraie douleur pour finir par la calmer, toujours. Mais les pleureuses ne pouvaient pas grand-chose contre ce quart de cœur qui partait dans la nuit. Ne pouvaient qu'empêcher la tribu de devenir lentement folle, l'empêcher d'essayer d'attraper le quart de cœur et de trancher la plainte lente et insupportable en même temps que le cou pour que le sang l'étouffe, cette plainte. Alors, elles avaient continué l'histoire du foie dans le capuchon. Elles avaient dit que le foie avait commencé à parler, pas au fils, mais aux sept bandits. Le foie arraché de la mère avait supplié les bandits d'épargner son fils, de laisser sa chair vivre. Le foie de la mère avait dit : c'est moi qui l'ai mis au monde, pas le contraire. Et il paraît que tout le monde connaît cette parole là-bas, et il paraît qu'ils savent ce que ça veut dire et que ça a convaincu les brigands de laisser le fils retourner à sa femme avec le foie de sa mère dans son capuchon. La tribu s'était calmée déjà quand les pleureuses avaient commencé à parler du foie. Les enfants, qui ne restaient pas traumatisés longtemps, disaient que les bandits avaient peut-être été terrorisés, simplement, par un organe doué de parole.

Elles avaient continué : le foie s'est mis à supplier les bandits et il leur a dit que chacun d'eux avait une mère et que chacune de ces mères avait un foie qui supplierait pour la vie de son fils, même arraché, même ramené en trophée à une femme amoureuse et cruelle. Les bandits avaient peut-être voulu tuer le fils encore plus, tuer l'homme qui se promenait avec le foie de sa mère dans le

capuchon de son burnous. Peut-être qu'ils se disaient qu'ils avaient une vraie raison, maintenant, que ce n'était plus pour se désennuyer qu'ils trancheraient sa gorge, mais pour venger le foie et la mère, pour venger leurs mères qu'ils n'avaient pas écoutées en prenant le maquis. Je ne sais pas s'ils ont pensé à leurs mères et s'ils ont pleuré des larmes de sang ce jour-là. Je ne sais pas s'ils ont obéi, simplement, parce qu'on obéit aux morts et qu'on obéit aux mères là-bas. Alors, ils ont obéi parce qu'ils n'avaient pas le choix, de lui obéir deux fois. Je ne sais pas si le foie lui-même a pleuré, le foie arraché à une femme morte le cœur explosé de chagrin. Toujours est-il qu'ils l'ont laissé partir. Ils ont appuyé la lame sur son ventre, à la place de son foie, sans même faire perler le sang et ils l'ont laissé s'en aller avec le foie. Je ne sais pas l'histoire du prochain qui s'est arrêté sous leurs lames, je ne sais pas si celui-là avait une partie de sa mère pour le protéger ou s'ils l'ont égorgé comme un agneau en sanglotant sur leurs enfances, arrachées elles aussi.

À Sherry, l'homme en bleu, la voix qui lui venait du vent, du ventre, elle avait parlé, pour la deuxième fois, dans cette autre langue. Elle avait commencé par la rage gutturale de la langue, les insultes qui remontent le cours des familles pour s'en prendre aux innombrables ascendances des gens de la ville. L'homme en bleu, il avait sali l'honneur, avec ses mots, de tous les ancêtres du boulanger. Au début, elle n'avait pas compris. Elle avait eu du mal, à se raccrocher à cette langue-là. À prononcer vraiment les h expirés et tous les bruits dans la gorge qui ne boit jamais d'eau. L'homme en bleu dans sa tête, toujours, il l'appelait : Shéhérazade. Au début, elle lui répondait en français.

— Pourquoi ?

— ...

— Pourquoi maintenant et aujourd'hui, tu recommences dans cette langue-là alors que, depuis l'enfance, tu me parles en français ? Alors que tu refuses, toujours. Que tu ne fais que me raconter des histoires et pas toutes. Que tu me parles de ma grand-mère sans me dire pourquoi tu me ressembles. Que tu me dises.

Et il lui parlait de la rage et elle ne comprenait pas, alors il lui parlait du froid, de comme il pouvait faire froid sous les tentes même au désert. Du froid qui l'avait prise, elle, ce jour-là, devant le four du forgeron. Il lui avait dit, aussi, qu'elle ne pleurerait jamais. Il lui avait dit : Tu ne pleures pas.

— Jamais.

Shéhérazade avait répondu. Et il avait dit :

— Ma grand-mère, elle était pleureuse. À la fin de sa vie, elle était aveugle. Cela arrive, beaucoup. Il y a des gens, leur métier, c'est de pleurer les morts et les malheurs des autres jusqu'à ce que les autres n'aient plus de larmes. Jusqu'à ce que les autres commencent à guérir parce qu'ils sont occupés à te consoler, toi. Ma grand-mère, ton arrière-grand-mère, elle a tellement pleuré. Ma mère, elle ne pleurerait jamais. Moi, je n'ai jamais, jamais pleuré. Le visage sec, comme toi. Les joues dunes désertiques. Toi, tu ne pleureras jamais que du sable, tu ne seras jamais qu'effritement sec. Même quand tu te mets au soleil pour fondre, tu n'as pas assez d'eau. Ton arrière-grand-mère a dû faire passer l'eau de dizaines de générations par ses yeux, de dizaines de descendance. À se demander si la mienne aura assez d'eau pour même.

Et Shéhérazade pensait : assez d'eau pour quoi ? Et il continuait :

— À se demander si ma descendance déjà moitié étranglée aura assez d'eau pour se reproduire. À se demander si tu ne pourras pas donner que de l'effritement, toi aussi. À se demander si nous ne sommes pas de vastes étendues sèches et dessalées. De vastes territoires mouvants.

Sherry, alors, elle avait demandé autre chose. Elle avait demandé autre chose. Elle avait dit, le vrai problème, ce n'est pas les gens qui couchent avec les gens et puis qui meurent. Le vrai problème c'est que ta grand-mère était de Kabylie et que les gens du désert sont des berbères. Et que donc ils ne parlent pas arabe. Alors, je ne comprends pas. Et son père vent facteur nomade avait dit c'est vrai. C'est un peu toujours ça, le vrai problème. Il avait dit que c'était à cause des pleureuses.

— C'est à cause des pleureuses.

C'était le genre de réponse qui ne satisfaisait Sherry qu'à moitié. Alors, il avait continué, il avait dit que les pleureuses n'étaient que très rarement nées dans la tribu.

— Les pleureuses ne sont que très rarement nées dans la tribu. La tribu les a ramassées, si on peut dire. Dans des endroits où elles passaient. Il y a des époques, tu n'étais pas née. Les femmes entraient dans les ordres pour pouvoir lire. Parce que les bibliothèques des couvents. Parce qu'on n'apprenait pas à lire à toutes les petites filles. Alors, les petites filles entraient au couvent, pour pouvoir lire les romans d'amour. D'aventure. Mais c'était comme ça. Quand la tribu se promenait à côté d'un village et qu'une femme de ce village décidait de partir, parce que certains disaient comme on dit souvent des filles qui font

peur : hystérique, la femme du village venait squatter les voyages de la tribu, et puis, elle devenait pleureuse. Quitte à s'engager dans l'hystérie. Il y a des gens qui vont au bout de leurs pensées. Voilà. Et ma grand-mère, elle a été ramassée dans un village kabyle. Qu'elle a quitté à grands pas décidés parce que, je ne sais pas, ils avaient trop peur d'elle pour l'aimer. Je vais t'expliquer ma grand-mère en une phrase et tu vas comprendre tout de suite : ma grand-mère, quand elle se fâchait tout rouge, allait au milieu de la mosquée les jours de prière et elle levait ses jupes. Tu peux comprendre que c'était, comment dire, perturbant. Tu peux comprendre que les gens essayaient très fort de ne jamais fâcher ma grand-mère. Tu peux comprendre que cela ne fonctionnait pas vraiment. Donc, oui, les pleureuses.

Shéhérazade avait quand même remarqué que la grand-mère, toute exhibitionniste qu'elle était à ses heures de grande colère, parlait kabyle. Alors, le vent avait raconté l'histoire des autres pleureuses. Puisqu'il y avait d'autres pleureuses.

— Ce n'était pas la seule pleureuse, ma grand-mère. Les autres avaient été ramassées un peu partout. Des filles qui ne voulaient pas être gavées du côté de la Mauritanie. Des Arabes qui s'habillaient tout en noir et qui, au bout de quelque temps, laissaient tomber leurs grands cercles de tissu et disaient que Dieu, qu'Allah avait fait le vent pour leur visage. Et la lumière du soleil pour la peau nue des épaules. C'est peut-être tout ce que je sais.

Et il s'arrêtait, alors Sherry disait : les autres pleureuses.

— Les autres pleureuses, donc, parlaient soit arabe, soit kabyle, ou berbère, ou la langue touareg de la tribu. Et puis, nous nous sommes promenés dans le Sahara marocain, en évitant les camps de réfugiés, à cause des enfants enchaînés là-bas, à cause de l'horreur que tu ne connais pas. Que tu ne connaîtras jamais, toi. Nous nous sommes promenés et nous sommes passés à côté d'une sorte de ville avec une sorte de centre dedans. C'était une ville connue pour ses mystiques, pour ses poètes soufis. Les soufis sont des gens qui sont tombés amoureux d'Allah, je ne sais pas comment le dire autrement, je crois que c'est ça, qu'ils sont en constante fusion avec la poésie et l'amour à la fois et que c'est beau. Que c'est pour ça qu'ils entrent dans des transes et tournent sur eux-mêmes jusqu'à n'en plus finir et qu'ils peuvent s'arrêter sans tituber et avoir mal au cœur comme les petits enfants.

Et il s'était arrêté et là Shéhérazade avait dû presque se fâcher parce qu'on ne comprenait toujours pas comment c'était à cause des pleureuses que toute la tribu touareg s'était mise à parler arabe. Et le facteur avait continué.

— Il y avait une communauté soufie dans cette ville, bien sûr. Et il y avait de très jeunes filles qui se connaissaient toutes et qui s'étaient promis de devenir derviches. Et de tourner sur elles-mêmes, très vite, et de pouvoir s'arrêter sans tituber ni avoir mal au cœur comme les petits enfants qui tournent sur eux-mêmes et qui vomissent et puis qui tournent encore. Mais même quand on est amoureux de Dieu et fusionné à la poésie des choses, on peut avoir du mal, je crois, à faire plier les règles et les traditions incrustées dans les têtes et dans les corps. Alors, on ne leur avait pas appris à tourner et elles apprenaient toutes seules, et elles s'amélioreraient, mais elles en avaient assez, je crois. Qu'on leur

dise que ce n'était pas possible et elles sont parties avec nous. Elles, elles ne comprenaient pas la langue de la tribu, mais les gens de la tribu, qui se promenaient dans le désert aux frontières de l'arabité, au beau milieu du monde, les gens de la tribu parlaient arabe. Et ma grand-mère, à moi, a appris l'arabe pour pouvoir parler aux nouvelles pleureuses. C'est un peu tout ce qu'on leur demandait, aux filles qui arrivaient de leurs villes et de leurs villages pour pouvoir tourner sur elles-mêmes ou pour pouvoir offrir leurs visages au vent. Pleurer nos morts avec nous et puis, raconter des histoires pour que tous aient moins soif entre deux oasis. Elles ont appris à tourner, avec nous, les très jeunes filles de la ville soufie. Sur elles-mêmes et quand elles entraient en transe, nous étions tous en communication directe avec les astres. Alors, leur parler leur langue pour que chez elles ne leur manque pas, ce n'était pas très grave, pour nous. Entre nous, on parlait berbère. Et puis, par habitude, on a parlé les deux langues, tout le temps. Et les enfants aussi. Jusqu'à ce que certains des enfants parlent d'abord arabe. Moi, j'étais de ceux-là.

Shéhérazade, elle pensait que le propre des petites filles est de poser des questions. Longues et précises. Et le propre des mamans, des papas, des gens aux tableaux dans les classes, de répondre sans jamais, vraiment, répondre. Sherry, elle comprenait la langue sans vraiment comprendre la réponse, et elle essayait de parler, elle aussi, de dire cette langue qu'elle ne savait encore que prononcer, qu'elle ne se rappelait que très peu, dans le très flou du sens. Elle se disait : peut-être, il faut que je parle sa langue pour le comprendre. Shéhérazade, aussi, avait été terrifiée par cette idée de ne jamais fondre. Même

au soleil, même posée presque dans la broche quand elle était petite, les journées où la neige couvrait la ville et où elle frissonnait bleue à l'école. Même au cœur de la forge qui fonctionnait à vide, souvent, la forge toujours allumée. Jamais, pas assez d'eau pour fondre. Mais Sherry n'était pas quelqu'un qu'on empêchait facilement de fondre et elle avait dit, au vent : je ne m'effriterai pas. Et le vent, qui savait qu'on ne contrarie pas les petites filles grandissantes et en deuil, il avait dit d'accord. Le vent était parti ou bien il s'était tu et alors un calme étrange et sec s'était abattu sur la ville.

Quand il était revenu, Sherry avait parlé arabe. Avec lui, l'homme en bleu, la voix.

Et puis, avec tout le monde. Exactement comme quand elle était petite, dans une amnésie spontanée qui faisait ses parents soucieux, ses maîtres d'école embarrassés. Elle n'avait plus parlé. Qu'arabe. Même en essayant autre chose. Et sa bouche s'arrondissait, s'amincissait, et toujours sa gorge inventait des sons, derrière. Alors, Sherry avait arrêté même d'essayer. Elle avait compris un jour qu'elle portait le deuil de son frère. Et elle s'habillait tout en bleu, grelottant dans le froid des choses. Sherry, un jour, était allée à la forge et avait commencé, toute seule, à faire chauffer la forge. Plus encore que d'habitude, parce que la forge était toujours allumée, encore. Qu'il y avait les raisons dont les grands-parents parlaient et le fait que le forgeron ne croyait pas au réchauffement climatique.

Un jour, la mère avait voulu comprendre sa fille. Avait voulu savoir les mots dans la bouche de la petite, les mettre dans sa bouche à elle, se les approprier. Leur répondre. Dire les choses qu'elle n'avait jamais su dire à cet autre, qui les lui avait dites en français. Lui dire, à elle aussi, à la petite, Shéhérazade : bahibak. Alors, elle avait écouté sa fille, qui ne parlait pas beaucoup. Elle avait vieilli en écoutant sa fille parler et en comprenant, comme pour toutes les langues qu'on ne connaît pas, avec le contexte autour. Et Shéhérazade continuait de parler en arabe à tout le monde sans s'étonner qu'on ne saisisse pas, d'abord. Sans se démonter, comme devant une ville entière de touristes qui te demandent le chemin en faisant de grands signes. Palazza San Marco, Empire State Building please. Marylin avait appris, finalement. En parlant, en disant : bahibak, ou bien arouahi, Marylin toussait, un peu, laissait échapper des grains très fins, très secs, comme vomis. Elle maigrissait.

Un jour, le boucher, qui n'était pas le père de sa fille, mais l'époux de la femme du boucher, avait voulu comprendre. De plus en plus, lui et sa femme se parlaient dans cette autre langue qui n'était pas la leur mais celle de la petite, celle qui lui était venue du vent, venue du ventre.

Ils maigrissaient.

Il y avait eu un jour, le premier, où la laitière leur avait demandé quelque chose, comme des tripes, ou bien, un médaillon. En français. Et où ils s'étaient regardés, étonnés, et elle s'était mordu la lèvre, pas la laitière, mais la femme

du boucher. Ils ne savaient plus répondre aux clients. Et puis, celle qui distribuait les journaux était venue. Le couturier, la pâtissière, le boulanger.

Le boulanger.

Il avait demandé de la viande. Il avait pris le boucher par les épaules et secoué très fort, et le boucher n'avait rien fait avant, pourtant. Que de le regarder. De répondre en arabe. Ma y afhem'ch.

Non, il ne comprend pas.

Et ça avait continué. D'abord, celle qui distribuait des journaux avait commencé à avoir des mots, qui lui venaient. Elle disait machafik, au lieu de c'est honteux, quand les chiens du voisinage, ils prenaient les journaux, et puis, bavaient dessus. Ou quand la vieille dame, la mère du couturier, sortait la tête de sa fenêtre au rez-de-chaussée. Et jetait son dentier dans la rue, en criant. Les vieilles dames de la ville, elles étaient bizarres quelquefois. Même si, à bien y penser, c'était peut-être la seule vieille dame de la ville. Et les jeunes hommes aussi, d'ailleurs, ils étaient bizarres. Il n'y avait qu'à regarder le fils du boulanger. Tout ça, elle se le disait un peu, en passant, la distributrice de journaux. Et un peu aussi, elle se le disait en arabe.

La mère du couturier, elle, était muette. C'était peut-être pour ça qu'elle jetait son dentier, partout. Pour sortir quelque chose de sa bouche. Mais elle

entendait les machafik de la distributrice de journaux et, au début, elle n'était pas sûre de comprendre.

Le couturier, quand il était retourné à la boucherie, il avait demandé des tripes. Pour que sa mère les fasse cuire, qu'elles répandent leur odeur infecte dans la maison et autour. Des fois, le couturier, ou la dame qui vivait avec le couturier et dont on disait des tas de choses, très bas, dans la ville, Ils avaient envie de ça : les tripes. Comme quand ils étaient gamins, et les gamins, ceux de la maison d'à côté, ils avaient beau prendre leurs bicyclettes, rouler. Rouler encore. Ils n'arrivaient jamais à s'éloigner assez pour que l'odeur les quitte, qu'elle parte des vêtements et puis, qu'elle parte de la peau. Et les lendemains, à chaque fois que la vieille mère du couturier faisait cuire et bouillir les tripes fumantes d'un pauvre veau, les gamins regardaient brûler les tissus de leur chemise et de leur tablier d'école, ou même une fois de leur petit costume de fête. Et chaque fois, la fumée de tripes bouillies s'élevait lentement, prenait son temps pour s'enrouler autour des trois enfants immobiles et les deux mains plaquées sur la bouche et sur le nez.

Mais ça, le couturier s'en foutait un peu.

Cette fois-là, à la boucherie, il avait demandé des tripes. Et le boucher lui avait présenté une langue de veau, une bien râpeuse, bien rose. Sherry, Schéhérazade, elle s'était assise sur un comptoir. Elle laissait balancer ses pieds et elle les regardait, fascinée. Pas très préoccupée des tripes et puis des langues. De sa mère, qui essayait la sueur sur son front, au milieu des viandes

froides et de la charcuterie. Le couturier avait regardé la langue, la grosse langue qui pendait sur le papier brun. Il avait froncé les sourcils. Il avait pensé : non, les tripes. Et il avait dit : Lah. Bouzellouf. Sherry, un peu surprise, avait levé sa tête, mais un instant. Juste un instant. Après, elle avait continué de regarder ses pieds, et puis leur mouvement de pendules, et puis leur façon de ne jamais, jamais se rejoindre. Ça la rendait un peu triste pour eux.

Le boulanger, quand il avait voulu faire réparer un manteau et que le couturier lui avait répondu en arabe, qu'il lui avait parlé dans cette langue qui arrivait de l'enfance de Sherry, Shéhérazade, il était sorti, tout de suite, de l'échoppe du couturier. Il n'avait pas eu besoin du manteau, après.

La pâtissière, quand elle s'était rendu compte qu'elle n'avait jamais eu ses médailles, elle était allée voir le libraire. Qui lui avait vendu des manuels de langue. Toutes, parce qu'elle n'était pas sûr laquelle ils parlaient, Marilyn et le boucher. La pâtissière aimait la viande. Elle avait commencé le mandarin, le portugais, le corse. Elle savait lire l'amazigh, la langue des hommes libres en caractères latins, elle savait le créole et elle savait le tchèque. Chaque fois, elle essayait : puerco, row, vienne. Et chaque fois, elle rentrait chez elle avec du veau au lieu de l'agneau, avec de la cervelle quand elle voulait une langue. Et puis un jour, à la boucherie, ils avaient dit salam quand elle était rentrée. Et comme ça, sans bouquin, elle les avait compris. Salam, paix. Pour dire bonjour, elle s'était dit : oui, de l'arabe. Et elle ne savait pas encore commander, mais elle avait quand même répondu : salam. Quand elle était rentrée chez elle, elle avait regardé ses manuels, elle avait tout foutu à la

poubelle, à part l'arabe facile. Méthode pour tous. La pâtissière, elle avait commencé à faire les gâteaux sucrés, aux amandes amères. Et les gens les mangeaient, très concentrés sur le miel et le croustillant tendre de la pâte.

Le boulanger, il aimait bien les choses sucrées, tendres, qui fondent autour des lèvres chez les enfants. Il allait souvent chez la pâtissière et il n'avait pas compris, lui, cette prolifération de gâteaux aux amandes et il n'avait pas aimé le goût de la fleur d'oranger. Le boulanger, il était parti chez le boucher, il y avait Marilyn et la petite et il s'était approché de Sherry, Shéhérazade et il l'avait prise par les épaules, mais il avait eu froid, très froid, trop froid. Je ne sais pas ce qu'il aurait fait, sinon, je ne sais pas si elle aurait été la deuxième au village, après le dentiste, à mourir de mort intentionnelle. Mais le boulanger qui avait eu froid, très froid, trop froid, avait peut-être compris qu'elle n'avait pas fait exprès, la petite, de. Son fils. Il était parti en courant et n'avait pas entendu, pas compris Sherry qui disait, avec une indifférence miséricordieuse, que ça n'aurait rien, rien changé.

Au bout d'un moment, la distributrice de journaux, quand elle jetait les papiers roulés sur les pelouses, tout en continuant de rouler, très vite. Au bout d'un moment, on s'était aperçu que les journaux, qu'on lisait peu d'ailleurs, étaient tout couverts d'une autre écriture, calligraphie étrange. Des dessins au bord de la danse, qu'on ne comprenait pas, loin, peut-être très loin du sens.

Devant la boulangerie, les journaux s'accumulaient, roulés. Des fois, les enfants les ramassaient : ils fabriquaient des avions.

Et puis, ils s'étaient multipliés, les manuels de langue. Pour comprendre le journal et pour acheter la viande. Les gens commençaient à parler, quelquefois, entre eux, dans cette autre langue. Salam – bonjour, paix. Et pour se dire je t'aime, ils disaient n'mout alik. Je meurs de toi.

Ils se parlaient de plus en plus, en arabe.

Et aussi, ils toussaient, un bruit d'effondrement creux dans les poumons, et on se croyait dans une ville de phtisiques, quelquefois, dans des rues et des rues de tuberculeux. Peut-être qu'ils respiraient le sable qu'ils crachaient. Peut-être que la ville s'effritait et commençait à leur rentrer dans les poumons. Va savoir qui se venge quand on tue les frères et qu'on attache les villes. Et qui vengera les vengeances jusqu'aux petits matins.

Dans la tribu, les pleureuses racontaient des histoires de vengeance. Des fois. Des vendettas dans les déserts brûlants. Des meurtres et des malédictions, des visages brûlés à l'acide dans les pays trop chauds de l'honneur. De magnifiques visages. Des amours entre-lapidés, quand la tête tombe doucement sur la poitrine. Il y a l'humanité aussi, elles disent, les pleureuses. On oublie l'humanité des gens qui nous ressemblent, on oublie qu'on pourrait la perdre, nous aussi. Les enfants, les jeunes gens, les vieillards se taisaient. Parce que les pleureuses ne parlent pas si souvent, ne réunissent pas si souvent les gens dans la solitude de leur tente. Les pleureuses ont assez de toute la douleur du monde. De toute la douleur des morts sans ajouter la tristesse quotidienne de

ceux qui vivent et qui espèrent, toujours, comme des amnésiques. Les pleureuses racontaient leurs histoires de vengeance, de visages magnifiques, d'amants trompés, d'honneur bafoué, d'enfants exécutés. Elles disaient qu'un jour, on serait tous vengés, morts. Peut-être, elles racontaient les villes ensevelies, sous la neige ou le sable et disaient : mssaken. Comme une longue plainte en étirant les « a » jusqu'à ce que la voix soit basse et aiguë à la fois, jusqu'à ce qu'elle appelle à la tente comme la voix du muezzin appelle à la mosquée tous les habitants d'un village. Dieu est grand jusqu'à l'irrévérence. Et les pleureuses pensaient que, franchement, Il exagérait. Qu'il fallait parfois protéger les hommes de Dieu. Alors, les pleureuses distribuaient les khamsas et protégeaient les fronts de tous du mauvais œil.

Dans la ville, il faisait de plus en plus chaud. À faire fondre les corps. Même Sherry frissonnait moins dans la chaleur sèche, poussiéreuse. Dans la ville, on regardait les gens suer et dire que ce n'était pas possible. Même le forgeron se sentait une âme d'écologiste, voulait éteindre la forge. Pour aider, un peu. Pour moins de chaleur, mais la forge ne s'éteignait pas, et on se disait que quelque chose, le mécanisme, était bloqué. Ne fonctionnait plus, simplement. Et comme personne ne pouvait plus rentrer dans la forge, à cause de la chaleur, personne à part Sherry, Shéhérazade, on l'envoyait, elle, forger les pieds des tables et des lampes de chevet. Et Sherry, qui avait froid même là, qui avait plus froid que jamais depuis la pendaison, faisait chauffer la forge encore.

Marylin, quelquefois, regardait sa fille et disait : khmous alik. Elle mettait la tête de sa fille contre son ventre, elle disait : n'mout alik.

Le boulanger ? Il regardait. Lui ne toussait pas encore. Lui essayait de parler peu, très peu. Lui n'achetait plus du tout de viande. Et ne lisait plus les journaux. Il n'allait pas chez le libraire non plus, les pâtisseries, non. Le boulanger, c'était devenu un ermite, son fils devant la porte, gargouille vivante que les enfants épiaient de l'autre côté du trottoir et à qui ils lançaient des cailloux. Des fois, quand le boulanger était dans la chambre des fours.

Mais le boulanger aussi, il avait la tentation de. Et les mots lui venaient, quand il pensait, et il avait beau essayer, il n'y arrivait pas, arrêter de penser. Et même s'il parlait peu, quelquefois, de longues tirades à son fils, chuchotées dans l'oreille qui n'entendait pas. Un h s'infiltrait, avalé, expiré. Et il avait soif, soudain, comme une envie presque brutale de thé à la menthe.

Maktoub.

Le boulanger, il avait eu du mal, bien sûr. Et la toute première fois, la seule, qu'il avait dit un mot, et puis, qu'il avait toussé quelques grains de sable, très fins. Il était parti jusque chez le boucher. Qui ne l'avait pas vu depuis longtemps, parce que : les langues. Il avait emprunté un couteau long, très long, tranchant. Sans parler, il l'avait pris, en demandant, avec les yeux, et Sherry avait hoché la tête : oui, prends-le. Ses parents, à elle, ne l'avaient même pas regardé, la maman, prise dans une quinte de toux. Il était rentré chez lui, il avait laissé l'eau couler sur le couteau, longtemps. Qu'il soit propre. Et puis, il l'avait aiguisé, tranquille. Avait passé un doigt amoureux sur la lame, le

coupant de la lame qui avait servi à découper les bœufs. Et il avait disposé la planche sur le comptoir, la planche à pain sur laquelle, beaucoup plus tôt, le sang de son doigt avait coulé, à 15 h 20, et sur laquelle il avait coupé la partie sanglante du pain, que la libraire avait acheté, et que la famille de la libraire avait mangé. Il avait sorti sa langue démesurément, sur cette planche. Dépliée, lisse et rose sur le bois beige et propre de la planche à pain. Et il l'avait coupée. Et les veines avaient crié leur sang, et ça avait fait tout un tas de désordre sur la planche à pain, et puis sur le couteau, qu'il avait fallu laver. La langue, elle était tombée, avec les retailles de fougasse. Rose et râpeuse, dans la poubelle. Le lendemain, quand il l'avait sortie, encore pâle, sur le pas de la porte, les enfants qui lançaient des pierres avaient fouillé dedans, et puis, trouvé la langue coupée du boulanger. Les enfants, ils n'avaient plus jamais lancé de pierres.

La mère du couturier, elle avait pensé que ça commençait à en faire pas mal, de muets, au village.

Les gens, les autres, ils avaient continué de tousser.

La chaleur, aussi. Ça devenait. Et ils toussaient du sable et ils suaient de l'eau qui s'évaporait de la peau, toute seule. Et là, même le boulanger à la langue coupée dans sa bouche rose suait et s'évaporait goutte par goutte.

Après quelque temps, toute la ville s'était retrouvée dans cette épidémie de toux. De vomissements convulsifs de tout leur être, converti en sable, en vent

et en sécheresse, et les rues autrefois pavées de la ville, qui s'ensevelissaient. Shéhérazade, tranquille, en train de discuter en arabe avec sa mère maigre à faire peur. Avec les gens, qui répondaient, qui vomissaient, du sable à chaque parole sur le sol de la ville. Quand le sable leur était arrivé à mi-cuisses, quand il avait fallu porter les enfants sur le dos pour marcher dans la ville, ils s'étaient réunis. Avaient dit : non. S'étaient regardés avant, avaient dit non, tous ensemble, à la parole, avaient pris du papier, s'étaient assis, tous, et avaient écrit. Ils avaient décidé de faire un effort, pour le bien de la collectivité, parce qu'on ne survit que sans la langue. Ils avaient décidé.

Après quelque temps, ils avaient réussi. Ils avaient arrêté de parler. Tous. Ne disaient plus un mot, mais : l'impossibilité du silence. Le silence n'existe que dans les déserts, ceux qui sont froids. Et encore : le vent. Et il fallait bien quelquefois, que ça leur échappe, et ils se tuaient de « je t'aime » et de « à tes souhaits ».

Après quelque temps, aussi, il avait fait de plus en plus chaud.

Quand le facteur était venu, l'homme en bleu. Quand il avait cherché la ville, quand il venait chercher sa fille. Il n'avait pas trouvé, mais : le désert. Le désert et : le bruit.

Il n'y a pas, jamais, de silence.

Le bruit des gémissements et des cris. Au centre des désaxages, au beau milieu de tous les déserts, tous ces bruits qui n'existent pas, étouffés contre des épaules, contre des poitrines et des bouches, qui se déchirent et se cherchent et salivent. Se lacèrent de douceur, d'extrême. Les bruits des ongles contre les dos et des mains qui serrent, et des bras crispés. Les bruits des dents qu'on n'entend pas. Et tous les amants clandestins qui gémissent à la mort dans les immensités de sable. Et tous les amants clandestins, qu'on entend, mais qu'on ne voit pas, jamais. Et le père, le facteur, l'homme en bleu, qui se frappait la tête, très méthodiquement, contre les murs de sable que sont les sols de sable. Bien sûr, le sable est mou. Alors. Et il se fouille dans les oreilles, jusqu'au fond des canaux, les ouvre avec les ongles, le pavillon détruit.

Le lendemain, plus loin, sur le bord de la route. On l'avait retrouvé, mort, les tympanes éclatés, du sang dans les oreilles. La ville. N'était plus là.

LA LANGUE N'ÉTAIT PLUS LÀ :
EXPOSÉ DES LIENS ENTRE *LE FOU D'OMAR* ET *LA VILLE ÉTAIT*
ENCORE LÀ

*Pas d'ordre. Ni chronologique, ni logique, ni logis.
 Les articulations sont foutues.
 Il n'y aura pas de messie.
 Il n'y aura pas de récit.
 Rien n'aura eu lieu,
 aucun lieu
 tout juste une voix plurielle
 une voix carrefour,
 une voix de l'autre au brisant du texte [...].*

R. Robin, *La Québécoise*, p. 167.

Le fou d'Omar, troisième roman de Farhoud, présente de nombreuses similitudes avec *La ville était encore là*. C'est pourquoi l'étude de ce roman, de ses mécanismes et de ses thèmes, me permet de comprendre ma langue, mon écriture. Puisque la langue est, dans le texte d'Abla Farhoud comme dans le mien, un élément actif du récit, étudier la façon dont les langues s'emboîtent et se parlent dans le texte de Farhoud me montre comment les langues se répondent dans *La ville était encore là*. Le choix d'une langue supplémentaire, en l'occurrence l'arabe, est, dans la narration des deux récits, représenté comme un acte significatif pour le personnage qui s'exprime. Dans mon texte, en même temps, l'arabe n'apparaît qu'à de rares reprises puisque je ne le parle pas couramment. Il est évoqué, représenté tout au long de l'histoire. Peut-être teinte-t-il un peu le français du récit. Les souvenirs de syntaxe cassée, de la syntaxe ornementée de mes tantes, de mes cousins, s'immiscent dans l'écriture puisque c'est leurs légendes que je raconte. Pas plus. Et dans ce sens, je crois écrire l'absence de l'arabe plus que sa présence. Mais c'est une absence obsessive, qui prend presque plus de place thématique qu'un arabe réel, parlé et intrusif comme celui du roman de Farhoud, dans lequel l'arabe parasite le français de Radwan et hante celui d'Omar.

L'arabe est d'ailleurs la langue du père dans les deux textes. Le père est celui qu'on recherche ou celui qu'on tente de rejeter et c'est ainsi que certains personnages chercheront à parler cette langue et que d'autres chercheront, au contraire, à s'en éloigner. La figure du père est centrale dans *La ville* : Sherry tente de le connaître, d'attraper ce père qui représente ses origines et qui est, littéralement, aussi insaisissable que le vent. L'arabe est la langue qu'elle veut parler pour se rattacher à son père, à son frère qu'elle n'a jamais connu, mais qui a choisi son nom : Shéhérazade. La figure du père est tout aussi importante dans *Le fou* : c'est la mort du père qui permettra aux deux garçons de devenir des hommes et qui permettra à l'un d'eux de parler à nouveau sa langue maternelle.

La question de l'identité travaille également les deux textes. Rawi, Radwan, personnages du *Fou*, sont des êtres en traduction, des êtres déplacés, qui vivent leur marginalité ou qui la refusent complètement. Shéhérazade, elle, n'a jamais quitté sa ville, mais elle naît déplacée et elle en ressent les symptômes physiques : elle est l'enfant qui a constamment froid, elle est aussi l'enfant qui, étrangement, parle une langue que personne ne lui a jamais parlé, la petite fille qui intrigue ainsi tout le voisinage.

De plus, dans les deux textes, la narration est divisée : dans *Le fou*, quatre narrateurs racontent la même histoire de points de vue différents, leurs paroles se succèdent et se complètent. Dans *La ville*, la narratrice extradiégétique laisse souvent la place au père, aux pleureuses, aux grands-parents des enfants de la ville. Ces autres narrateurs prennent la relève pour raconter des histoires différentes qui s'enchaînent dans l'histoire principale. Les deux textes rappellent ainsi vaguement la tradition du conte des *Mille et*

une nuits, dans lequel un personnage prend la parole pour s'improviser conteur.

Dans *Le fou*, Rawi refuse l'identité mouvante, cherche la déprise, tente de se fixer – définitivement – dans une langue comme dans un lieu : les conséquences sont tragiques pour sa psyché, il doit se diviser en deux et ne peut vivre qu'à demi puisqu'il cache au monde sa réelle identité. La ville, elle, refuse son nomadisme et se divise en deux, exactement : ceux qui veulent que la ville continue de voyager sont, à une personne près, aussi nombreux que ceux qui veulent se poser quelque part, attacher la ville dans un endroit précis. Il faudra le traumatisme d'un meurtre, du premier meurtre de l'histoire de la ville, pour que ceux qui veulent voyager perdent une voix. La ville, attachée, fantôme d'elle-même, finira par se détruire de l'intérieur, puisqu'elle aura oublié comment absorber l'autre. C'est ainsi que l'arabe devient la langue qui hante la ville et qui la détruit de l'intérieur, le plurilinguisme étant impossible puisqu'une langue y remplace entièrement une autre.

Dans mon texte, le refus du pluriel, refus que les habitants de la ville opposent au constant déplacement de leur foyer, mène donc à la fin du monde, à la fin de la ville, à la destruction de toute identité. Dans *Le fou d'Omar*, le plurilinguisme des personnages permet, justement, d'échapper à l'identité unique du fou, à la langue unique, et de tenter d'apporter une réponse plurielle, fluide au questionnement identitaire.

**LE PLURILINGUISME
COMME AFFRANCHISSEMENT
DU QUESTIONNEMENT IDENTITAIRE
DANS *LE FOU D'OMAR* D'ABLA FARHOUD**

À la lecture des œuvres d'Abla Farhoud, on ne peut qu'être frappé par l'importance qu'y prennent les langues. Cette importance est flagrante en ce qui concerne les rapports que les quatre langues (le français, l'anglais, l'arabe et l'italien) de son troisième roman, *Le fou d'Omar*, entretiennent entre elles.

Le fou d'Omar comporte quatre narrateurs : Omar Lkhouloud, Libanais musulman qui emmène sa famille au Canada après la guerre ; Radwan, son fils atteint de maladie mentale ; Rawi, son fils écrivain ; et Lucien Laflamme, son voisin. Ils ont chacun leur « livre » et chacun narre, de son propre point de vue, l'histoire de la famille. Le roman met d'abord en scène Radwan, seul avec la dépouille de son père qui vient de mourir. Puis, à travers les réflexions des narrateurs, principalement celles de Radwan, on reconstitue le déménagement de la famille d'un bout à l'autre de Montréal après la mort de la cadette Lkhouloud dans un incendie résidentiel et les événements qui entourent les premières crises psychotiques de Radwan. On reconstitue la mort de la mère, l'éclatement familial qui en résulte et le départ de l'un des narrateurs, Rawi, qui s'installe en Floride, à Key West. Radwan et Rawi, dans leurs livres respectifs, parlent aussi de leur rapport problématique au père, de leur volonté de rendre ce père fier en accomplissant leur destin et en devenant des hommes. Rawi, qui a rejeté sa culture, ne se sent pas capable de fonder une famille sans retourner à ses origines. Radwan, le fils fou, ne réussit pas à sortir de son délire égocentrique, à s'occuper de quelqu'un d'autre que lui-même et à finir les innombrables œuvres (essais, romans, récits) qu'il commence. En ce sens, *Le fou d'Omar* est le récit du devenir-homme des deux fils après la mort de leur père.

On a dit que *Le fou d'Omar* était marqué par les langues : dans son récit, Radwan utilise les quatre langues mentionnées plus haut. Cette pluralité pose déjà la question du plurilinguisme¹, de son rôle par rapport à ce personnage — au fou — et par rapport au roman. Le plurilinguisme se joue différemment chez les trois membres de la famille Lkhouloud. Il est beaucoup plus présent dans le livre du fils fou que dans les autres livres.

Dans les pages qui suivent, on démontrera que, dans les livres des Lkhouloud et, surtout, dans celui de Radwan Omar Abou Lkhouloud, les langues se défamiliarisent les unes les autres et que c'est ainsi qu'elles sont efficaces. Il nous faut donc définir le rôle de chaque langue, ainsi que leur utilisation par chaque membre de la famille : le français représente la langue principale du texte et de la société d'accueil ; l'arabe représente la langue de l'affect et de la famille² ; l'anglais permet de mettre la douleur à distance et l'italien est la langue de la défamiliarisation totale.

À partir de cet usage des langues, il s'agit aussi de rendre compte du processus d'intégration des trois membres de la famille Lkhouloud à leur société d'accueil. Je décrirai celui-ci, suivant Simon Harel, comme un processus de déprise³, le terme désignant le processus de rupture avec les origines qui accompagne toute immigration. Le trajet menant à la déprise peut prendre toute sorte de formes, mais il se situe forcément dans la mouvance et

¹ Nous définirons le plurilinguisme, comme Jeanne Bovet le fait, par « la présence matérielle d'idiomes étrangers au sein des textes littéraires », J. Bovet, « Du plurilinguisme comme fiction identitaire : à la rencontre de l'intime », p. 43.

² Jeanne Bovet, en parlant des *Filles du 5-10-15* *ç*, une pièce de théâtre de Farhoud, l'explique d'ailleurs : le personnage mis en scène « réalise, dès les premiers mots, que l'arabe demeure la seule expression possible de l'affect ». *Ibid.*, p. 58

³ Harel différencie ainsi la position du colonisé, dépossédé de sa langue, voire agressé culturellement, et la position de l'immigrant, qui doit se déprendre de lui-même pour aller vers l'autre. *Les passages obligés de l'écriture migrante*, p. 100-101.

l'inachèvement : le processus est nécessaire pour aller vers l'autre⁴, mais il est impossible pour le sujet de se déprendre complètement de lui-même sans souffrir de graves conséquences psychiques.

Dans les pages qui suivent, on étudiera d'abord les mécanismes de fonctionnement de la langue d'Omar Abou Lkhouloud et leurs significations : on verra que le père, plutôt que de se déprendre de lui-même, se crispe et retient sa culture dans le matériau même de la langue d'accueil. En effet, il utilise une langue française habitée par sa langue d'origine : l'arabe. La deuxième partie du texte sera consacrée à la façon dont fonctionne le français de Rawi alias Pierre-Luc, le fils écrivain : celui-ci réclame la déprise, refuse sa culture d'origine jusque dans la langue. Son français est d'une pureté que les emprunts aux autres langues ne troublent qu'à peine. Dans la troisième partie, qui sera la plus importante, on s'attardera aux langues de Radwan, aux façons dont il parle celles-ci, dont il les mélange : on montrera que Radwan, lui, oscille entre les deux cultures et vit donc le travail de déprise comme un processus fluctuant, bancal.

⁴ « Or, pour qu'il y ait dévoilement de l'Autre en tant qu'altérité radicale, il faut que le Même se déprenne de la crispation identitaire qui le pétrifie et qui le maintient en suspens. Nous voyons dans cette déprise la condition de possibilité de toute rencontre avec l'Autre. Déprise donc de soi par soi-même. [...] Mais pouvons-nous nous déprendre alors que tout pousse le sujet à se replier sur lui-même? Toute tentative de bâtir une éthique de l'identité finit par se heurter à cette aporie. » D. Castillo Durante, « Les enjeux de l'altérité et la littérature », p. 9-10.

Le livre d'Omar Abou Lkhououd. Le linguistic ghosting ou la déprise refusée

Le livre d'Omar est l'un des chapitres les plus courts du roman, mais il est l'un des plus chargés d'affects : Omar y raconte ses réactions de père face à ce qu'il appelle les « morts » de son fils aîné, les « morts » en questions désignant les épisodes psychotiques de Radwan. Il raconte sa douleur à la mort de sa fille Soraya et il expose également son intense sentiment de culpabilité par rapport à ses autres enfants, qu'il considère avoir négligés pour ne se concentrer que sur le malade, Radwan.

Le père s'exprime dans un français qui paraît d'abord peu familier, voire étrange. Sa langue est une langue double, un français hanté par le spectre de l'arabe. Elle est semblable à la langue de la grand-mère, Dounia, dans *Le bonheur a la queue glissante*⁵, premier roman d'Abla Farhoud : l'arabe y est un « underlying language⁶ » et les proverbes que la grand-mère utilise constamment servent d'armature au texte du *Bonheur*. Le concept de *linguistic ghosting*, tel que Sherry Simon le présente, permet de comprendre le fonctionnement de ce français teinté d'arabe. Simon l'étudie dans *The second scroll*, d'A.M. Klein :

It is in *The second scroll* that Klein most convincingly develops his linguistic game of 'superimposing'. One language stands as a spectral presence behind another, producing a layering of simultaneous meanings. *The second scroll* is particularly rich in

⁵ *Le bonheur a la queue glissante* raconte l'histoire d'une femme analphabète qui a immigré avec son mari et sa famille au Canada et y a maintenant des petits-enfants. Elle est vue comme la dépositaire de la sagesse ancestrale, s'exprimant souvent par proverbes ou par aphorismes provenant de sa langue d'origine.

⁶ Sherry Simon commente ici le premier roman de Farhoud, soit *Le bonheur a la queue glissante*. S. Simon, *Translating Montreal. Episodes In The Life Of A Divided City*, p. 187.

this kind of layered language—inverting word order to imitate Hebrew [...].⁷

On retrouve le même genre de superposition dans le livre du père. Cette superposition fonctionne comme un souci d'imitation de la langue arabe, à travers de nombreuses images qu'on voit peu souvent en français. L'arabe est une langue très imagée, dans laquelle on retrouve de nombreux proverbes animaux⁸. Ceux-ci donnent naissance à autant de métaphores animales. Par exemple, *Hmar*, qui veut dire « âne », est une insulte largement répandue dans les pays arabophones. On entend également beaucoup de métaphores alimentaires : pour parler d'une fille adorable, on dira qu'elle est *hloua*, donc sucrée. L'émotion s'exprime souvent de façon intense, les locuteurs faisant de nombreuses références au corps : au cœur ou au foie, par exemple, pour parler de ce qui leur est cher ou de ce qui les fait souffrir⁹. Le destin, inexorable, (*maktoub*) est souvent mentionné dans le discours comme cause suffisante des choses. La mort, faisant figure de fin inéluctable dans ce destin écrit d'avance, sera poétisée, fatalisée, voire vue comme un ultime repos après les souffrances imposées par le destin¹⁰.

Cet univers linguistique se perçoit facilement dans la parole d'Omar. Il choisira notamment de faire référence au cheval et à l'âne pour traduire sa

⁷ *Ibid.*, p. 70.

⁸ Le titre du premier roman de Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*, est aussi un proverbe libanais qui montre le bonheur comme un animal difficile à attraper.

⁹ Ainsi, c'est dans la langue riche en proverbes et en paraboles qu'Armelle Datin perçoit l'omniprésence du Liban dans *L'envers de Caïn*, de Farjallah Haïk : « Le Liban est omniprésent, dans la description d'une rare acuité des sites mais surtout dans les savoureux proverbes arabes cités par Farjallah Haïk : "La main que tu ne peux mordre, baise-la et souhaite qu'elle se casse", qui se dit à celui qui doit plier devant ce qu'il ne peut affronter ; "Est-ce ton visage ou le clair de lune ?", que l'on adresse à une personne qu'on n'a pas vue depuis longtemps ; "Avoir le sang léger" pour "avoir de l'esprit" ; "Mettre son âme sur sa paume et foncer" pour signifier le courage ; ou encore " Il n'a pas de dos" pour dire qu'il n'a pas de protecteur" », « De la poésie au roman », p. 42.

¹⁰ On est mieux assis que debout, couché qu'assis, endormi qu'éveillé et mort que vivant, dit un proverbe arabe.

déchéance : « La surcharge abat l'âne, dit-on, et elle m'a abattu, moi, cheval fringant devenu roi des ânes »¹¹. Cette image suit directement un aveu douloureux : « Je suis mort étouffé. Étouffé par trop d'amour, trop d'espoir déçu. » (151). Comme il a refusé de nommer la maladie de Radwan (92), Omar refuse de continuer dans l'introspection pure, dans la rationalisation et dans l'explication de ses affects, vues comme des tares occidentales¹². Il choisit plutôt de les poétiser par l'emploi spectral de l'arabe¹³. C'est de cette façon qu'il pourra exprimer, sinon maîtriser, les affects en question. L'image du cheval reviendra, insistante : « Moi, l'orgueilleux, le cheval devenu âne [...] » (163). La surcharge physique sur le dos de la bête de somme représente le malheur qui s'est abattu sur la famille Abou Lkhouloud et qui a transformé un homme ouvert, au tempérament ambitieux et frondeur, en personnage sombre, renfermé et obsédé par la maladie de son fils. Ces références à l'animal noble qu'est le cheval et à la bête de charge qu'est l'âne, fréquentes dans la langue arabe, sont donc particulièrement significatives dans la bouche du père : elles lui permettent de traduire, tout en la métaphorisant et sans l'analyser, la douleur de sa chute du noble au vulgaire.

Omar compare également Radwan à « un oiseau en cage » qui « tourne autour de [lui] », l'appelant « mon oiseau, mon enfant » ou « mon oiseau aux plumes rêches » (166). Improvisant une sorte de poème dans la dernière partie de son livre, il dit à cet oiseau d'« arrê[er] de tourner », de se « coucher à côté de [lui] » et de se « reposer pour toujours » (166). Dans ce passage où les

¹¹ A. Farhoud, *Le fou d'Omar*, Montréal, p. 151. Je donnerai dorénavant la référence à ce roman entre parenthèses, dans le corps du texte.

¹² Radwan, son fils, en parle avec ironie lors d'un long passage qui décrit le choc culturel : « Tout le monde se garroche. À haute voix. Ils veulent guérir en parlant. Si parler avait pu me guérir, je serais guéri depuis longtemps » (48).

¹³ Il imite en cela sa mère, qui lui lance des imprécations imagées : « que ta poitrine se dessèche à force d'aimer qui ne pourra te le rendre ; que la chair de ta chair t'opresse et t'étouffe » (151).

émotions et l'amour paternel sont à fleur de peau, c'est par la métaphore animale, vestige de sa langue arabe, que le père passe pour souhaiter la mort comme un ultime repos à son fils fatigué par la folie. La pensée paraît insoutenable, voire indicible en français. Cependant, c'est d'abord pour lui-même qu'Omar a souhaité la mort : « Ma vie m'a dégoûté de la vie. C'est étrange. Moi qui aimais vivre, j'avais hâte d'en finir, de me reposer » (163). Vue comme le repos qui vient après un oubli bienheureux (la vieillesse), la mort n'est pas redoutée, mais nécessaire pour Omar, le fardeau se détachant, enfin, des épaules de l'homme épuisé. C'est donc grâce au spectre de l'arabe, langue dans laquelle la mort est poétisée et fatalisée, qu'il réussit à exprimer qu'il souhaite la mort pour son fils, souhait qui paraîtrait d'une lourdeur insupportable dans un imaginaire francophone.

Les métaphores faisant référence au sens gustatif, assez fréquentes en arabe, sont aussi très présentes dans le livre du père. Pour parler du malheur qui le frappe dans la deuxième moitié de son existence, Omar dira : « L'ensemble de ma vie ressemble à un melon que l'on aurait tranché en deux : une première partie goûteuse, heureuse, et la deuxième, pourrie, immangeable, criblée de morts » (151). Là encore, Omar utilise un français arabisé pour parler de la mort de ses proches, de sa douleur par rapport à ces morts. La métaphore gustative rappelle l'arabe, mais l'adjectif « criblée » rappelle aussi la guerre à laquelle la famille Lkhouloud a échappé, mettant discrètement en évidence l'ironie d'un destin qui a fait mourir (de façon littérale ou métaphorique) les enfants d'Omar dans un pays où ils ne risquaient, en principe, pas grand-chose, plutôt que dans le pays d'origine déchiré par les conflits armés. Dans le texte très introspectif du père, les émotions sont

constamment présentes, constamment à fleur de peau, et c'est la poésie de la langue arabe qui permet d'exprimer les affects, traduits presque toujours par des métaphores corporelles, gustatives, par des personnifications animales ou par des appels au destin. Ce *linguistic ghosting* est un premier indice que l'arabe est, dans le texte, la langue de l'affect.

Ce procédé témoigne également d'une crispation chez le père par rapport à la déprise. Selon Fulvio Caccia, le sujet migrant « sait qu'il perdra sa langue et sa culture. [...] Cette déculturation débouche sur le manque, le vide, la crise, le fantasme du retour¹⁴ ». Ainsi, le français hanté du père est révélateur de l'évolution de ce processus de déprise qui tient à la fois de l'intégration (à la culture d'accueil) et de la désintégration (de la culture d'origine) : Omar Lkhouloud, en parlant sa langue maternelle *sous* sa langue d'adoption, montre qu'il peine, consciemment ou pas, à se défaire de sa culture arabophone. Cet attachement à sa culture d'origine qui passerait à travers la langue est d'ailleurs confirmé dans les livres de Radwan : « Au Liban, ça lui faisait rien qu'on parle français. Ici, il a viré boutte pour boutte, comme ils disent, c'était l'arabe, rien que l'arabe, juste l'arabe » (30). Parler l'autre langue n'implique plus, comme au Liban, le seul mouvement de l'intellectuel vers la culture de l'autre. Cela implique, dans la position de l'immigrant qu'est devenu Omar, de se déprendre de sa propre culture. C'est pourquoi Omar impose l'arabe à ses enfants, et surtout, pourquoi il leur interdit les autres langues. Ce refus est spécifique au personnage d'Omar. On a vu que la grand-mère Dounia, personnage principal du premier roman de Farhoud, pratique elle aussi le *linguistic ghosting*. Cependant, Dounia ne cherche aucunement à

¹⁴ Fulvio Caccia, cité par S. Harel, *Les passages obligés de l'écriture migrante*, p. 101-102.

imposer l'usage de l'arabe à ses enfants ou à ses petits-enfants¹⁵ : c'est parce qu'elle ne comprend pas la langue d'accueil qu'elle ne parle que la langue d'origine. Omar, de façon consciente, tente de ralentir le processus de déprise chez ses enfants, auxquels il impose l'arabe comme unique langue de communication à l'intérieur de la famille : « Avec père et mère, on parlait arabe » (41). C'est donc que sa crispation face à la déprise est intentionnelle, que sa langue est réfléchie comme rétentrice d'une origine. Les enfants intérioriseront l'idée que l'arabe est la langue de la famille et de tous les affects qui s'y rattachent. Même après que les enfants eurent grandi, Omar continue d'employer l'arabe, langue dans laquelle il a vécu la meilleure partie de sa vie (sa jeunesse fouguese, sa relation avec Hoda, sa famille). Il rejette le français et l'anglais, langues dans lesquelles Rawi lui a annoncé qu'il coupait les ponts, et s'éloigne donc des langues de l'éclatement familial (ses enfants étant éparpillés entre la Belgique et l'Alberta) et de la langue dans laquelle on lui a annoncé la maladie de Radwan¹⁶. Il rejette ainsi l'idée de l'acceptation de cet éclatement familial comme il a rejeté l'acceptation de la maladie de Radwan.

¹⁵ « Mes petits-enfants ne parlent pas notre langue. Ils disent grand-papa et grand-maman en arabe, c'est à peu près tout. Moi, ça ne me dérange pas. Nous arrivons à nous comprendre sur l'essentiel. L'essentiel n'a pas besoin de beaucoup de mots », A. Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*, p. 19-20.

¹⁶ « "Épisode psychiatrique qui pourrait être passager", ont déclaré nonchalamment les médecins » (154).

Le livre de Rawi Omar Abou Lkhouloud. L'autre langue comme écran entre l'affect et soi : rêves de déprise

Le livre de Rawi s'ouvre sur un appel de Radwan, son frère. Rawi écrit principalement sur sa relation double avec son frère, sur cet amour-haine qu'il voue au malade, mais il aborde aussi un rapport double à son père obnubilé par Radwan. Il essaye, en analysant ses émotions, de comprendre ce qui le rattache à ce père et à ce frère qu'il a quittés à la mort de sa mère. Il vit en Floride, à Key West. Rawi, dont le nom signifie *conteur*, est écrivain ; il publie des romans historiques et a changé de nom pour s'appeler Pierre Luc Duranceau. Il raconte sa peur constante d'être découvert et son déchirement par rapport à ses racines reniées.

La langue de Rawi est différente de celle de son père, puisqu'il n'utilise jamais l'arabe. Il associe l'arabe à sa famille, celle-là même qu'il tente de tenir éloignée, à l'histoire tragique de cette famille et à la folie de son frère. Quand, la première fois que Radwan revient de l'hôpital, Rawi s'adresse à lui, c'est en arabe qu'il le fait : « Je suis entré dans sa chambre. Je lui ai parlé en arabe. Dans les circonstances graves, nous parlions notre langue maternelle. "Tu veux un café, mon frère ?" Il n'a pas répondu » (118). Radwan raconte le départ de Rawi :

C'est arrivé à la mort de Maman. [...] Du jour au lendemain, mon frère Duranceau, faut-tu être malade pour s'appeler Duranceau, a décidé qu'il n'avait plus aucune raison de venir nous voir, mon père et moi. Il nous a dit ça en français. Parce que monsieur ne veut plus parler l'arabe. Il nous a répété la même chose en anglais, l'épais, comme on si on avait besoin d'entendre deux fois les mêmes niaiseries. On l'a plus revu. (37)

Hoda, la mère, était le seul lien qui le retenait réellement à son père obnubilé et à son frère malade. La mort de Hoda correspond à la fin de l'utilisation de l'arabe pour Rawi. L'arabe est donc à la fois la langue de la mère morte et celle du frère et du père rejetés. Il utilisera la langue de la société d'accueil, langue interdite dans le microcosme familial durant son adolescence, pour quitter sa famille jusque dans la langue. C'est qu'il ne supporte plus l'obsession familiale nourrie par rapport à la maladie de son frère aîné : « Notre famille s'est changée en ruche ayant comme reine ce fils damné qui nous a tous condamnés. [...] Nos pensées, nos intérêts, nos discussions tournaient autour de ce frère, qu'il fallait à tout prix sauver » (88). Cette obsession de la famille, elle naît de l'obsession du père pour son fils : « Je déteste ce père ! Son père. Ce père qui a eu six enfants, et qui n'a eu d'yeux que pour lui, d'intérêt que pour lui, d'amour que pour lui, ce fils maudit [...] » (88). Le fils damné, le fils maudit, est aussi l'enfant chéri du père, celui que son père admire même si, trop malade, ce fils n'a rien accompli. L'ironie est cruelle pour Rawi, qui a eu du succès dans ses études, puis dans sa profession d'écrivain, mais qui n'a jamais reçu l'approbation du père. Ce manque qui l'obsède, il finit d'ailleurs par le provoquer lui-même, rompant définitivement avec ce père qui le néglige et ce frère qui l'épuise. On a dit que c'est pour se détacher de tous ces affects familiaux et tâcher de sortir de son obsession pour Radwan que Rawi choisit de ne plus parler sa langue maternelle : au lieu d'exprimer, comme son père, les affects à l'aide de l'arabe, il tente de s'éloigner de ceux-ci en rationalisant tout ce qu'il ressent. Ainsi, il justifie toute attitude émotive en la rendant raisonnable logiquement

ou acceptable moralement. Trahi par son cœur, par son corps¹⁷ dès qu'il pense à son frère, il tente de se réfugier dans sa tête : il essaye de comprendre son obsession, mais n'y parvient pas ; il essaye donc de rendre le malheur logique, d'en faire un élément qui équilibrerait sa vie¹⁸. Comme il ne peut se convaincre de cette nécessité logique du malheur, il se rabat, de façon plus large, sur l'écriture pour se distraire corps et tête : « L'univers que j'invente devient plus important que le monde dans lequel je vis quotidiennement. Il devient mon monde, sauf quand... » (115). Effacer l'arabe de sa langue comme de son nom, qu'il change avant de quitter les siens, revient, pour lui, à effacer l'affect. Paradoxalement, ce qu'il voit consciemment comme une protection contre l'émotion l'empêche de se réaliser, puisqu'il ne peut pas devenir un homme comme son père en fuyant les affects familiaux que son père, « pilier » de la famille¹⁹, acceptait. C'est à la fin du roman, quand il éclate en sanglots dans les bras de son frère, qu'il vit la douleur au lieu de la réfléchir. Cette ultime acceptation des affects coïncide avec sa première utilisation de l'arabe : « Allah yerhamo. Allah yerhamo »²⁰ (183), répète-t-il à son frère quand celui-ci lui annonce la mort de leur père.

Le français de Rawi est différent de celui de son père, qui est hanté par sa culture d'origine, mais il est aussi différent de celui de Radwan, qui s'exprime très souvent dans un français québécois familier. Le français de Rawi est lisse, sans aucun arabisme ni québécoïsme. C'est que la langue française, quoique moins lourde d'affects pour l'écrivain, n'est pas dépourvue

¹⁷ « Ce tremblement de cœur, cet acide particulier à l'estomac, je ne saurais les décrire, leur donner un sens » (93).

¹⁸ « Tes livres se vendent comme du bon pain chaud. La perfection n'existe pas, tu as un rabat-joie comme tout le monde » (113).

¹⁹ Radwan dira d'Omar qu'il était « [leur] père, [leur] pilier » (183).

²⁰ C'est l'expression consacrée qui veut dire « Dieu ait son âme ».

d'une certaine charge émotive : le français est la langue dans laquelle il a choisi d'écrire. C'est celle de la société d'accueil, celle dans laquelle il a tout à prouver dès l'enfance²¹, celle dans laquelle le succès peut racheter les injustices vécues plus tôt, le fait que « toutes les Québécoises [aient] lu un roman conçu pour elles » par Pierre Luc Duranceau pouvant être vu comme une douce vengeance pour Rawi Omar Abou Lkhouloud. Rawi, qui s'est déjà éloigné de l'arabe en quittant sa famille, s'éloigne également du français en allant vivre à Key West, en Floride. En effet, le français, en le rapprochant du Québec, le rapproche d'une double identité qu'il vit douloureusement. Mentir constamment sur lui-même, vivre en tant que Pierre-Luc Duranceau, avec son passé (inventé) de Québécois « de souche », épuise l'écrivain, incapable de vivre en tant que Rawi Omar Abou Lkhouloud : « Rawi se heurte au Duranceau que je suis devenu. Rawi étouffe dans le corps et la vie de Duranceau, il n'a aucune place. Je suis coincé entre Rawi et Duranceau » (109). La société québécoise étant la société d'accueil, le français rapproche également Rawi d'une identité marginale, celle de l'immigrant, identité qu'il a vécue pendant son enfance montréalaise et qu'il a rejetée en changeant de nom : « Une minorité se sent toujours visible, surtout à ses propres yeux » (102). L'absence de québécismes dans la narration de Rawi montre l'effacement, dans la langue, de tous les affects rattachés à la société d'accueil. Là aussi, cette protection le dessert dans sa quête de maturité : il ne peut fonder une famille, donc devenir père lui-même, dans la peau de Pierre-Luc Duranceau, québécois, francophone et imposteur. Il faudra attendre son retour

²¹ Radwan raconte une anecdote mettant en scène une bataille ayant eu lieu durant l'enfance des garçons qui opposait Arabes et non-Arabes et un directeur qui voulait suspendre les petits Arabes une semaine de plus que les petits Québécois, ce qui lui avait valu une tirade éloquentes du jeune Rawi menaçant de s'inscrire à l'école anglaise avec son frère (71).

sur le sol québécois pour l'entendre confirmer à son frère qu'il aura des enfants en tant que Rawi Omar Abou Lkhouloud²².

Le français, langue de sa société d'accueil, langue qu'il a « choisie pour écrire » (122), le rapproche aussi de son identité adoptée, celle du Québécois, vue comme aussi problématique que celle de l'immigrant : le Québécois, lui aussi, représente la marge, le minoritaire en Amérique du Nord. Lucien Laflamme, le seul narrateur d'origine québécoise, se désignera souvent comme un « original » (135) ; Radwan, lui, comparera l'identité québécoise à l'identité du malade, de l'aliéné : « à l'hôpital, on était quelque chose comme un grand peuple, dit René dit Lévesque, et je n'ai jamais été aussi fier d'être québécois. [...] Fiers d'être québécois, pourquoi pas nous, fiers d'être malades ? » (73-74). L'identité du malade ne fait naître la fierté qu'à l'intérieur de l'hôpital psychiatrique, elle est honteuse, indicible à l'extérieur : « Ça m'a pris tellement de temps. De le dire. Même dans ma tête. Je suis un malade. Mental. J'ai honte. Un pédophile aussi doit avoir honte. Je suis un pédophile, ça se dit pas. Je suis un violeur et un assassin, ça se dit pas. À l'hôpital, j'arrivais à le dire à d'autres malades » (73). Assimiler l'identité du malade à l'identité du Québécois, c'est montrer cette dernière comme tout aussi douloureuse à vivre.

Dans ces circonstances, l'anglais est la seule langue que Rawi, dans sa rationalisation, se représente comme réellement reposante de tous les affects, qu'ils soient liés à la famille ou à l'écriture et à la société d'accueil. En effet, quand Rawi quitte sa famille, il le lui dit d'abord en français, mais c'est en anglais qu'il le répétera, concrétisant dans cette langue, qui n'est la sienne ni

²² « — Rawi, est-ce que tu auras des enfants un jour. / — Oui, je pense que oui. / — [...] Tu leur apprendras notre nourriture et notre langue ? / — Oui » (186).

par naissance ni par adoption, la rupture définitive. Il se révolte ainsi consciemment contre le décret paternel²³. C'est en anglais qu'il rompt et c'est aux États-Unis qu'il s'installera pour s'éloigner physiquement des siens. L'anglais, langue la moins familière, devient donc la langue la plus efficace pour établir la distance : cet anglais ne ressemble pas à l'anglais de son frère, ce n'est pas un franglais, un anglais « *over the cusp* », comme dirait Gail Scott²⁴ ; c'est un anglais « pur », un anglais du retrait consommé – de la famille et de la société québéco-montréalaise. Cet anglais-là sera parfait pour créer un écran entre la famille et soi, pour se distancier des affects et, ainsi, se préserver de la folie et de l'obsession que Rawi redoute : « La folie atteint ceux qui la côtoient – j'avais si peur de devenir fou, moi aussi, et cette peur me revient souvent » (97). De plus, le français étant la langue de l'écriture, donc la langue du travail et de l'imposture épuisante, Rawi prétendant sans cesse être Pierre-Luc Duranceau, c'est l'anglais qui est le plus clairement associé au repos dans son esprit : « Entre au café, diverts-toi, parle au garçon. Parler l'anglais est déjà un divertissement. Cela t'éloigne de ta langue maternelle et de la langue que tu as choisie pour écrire. Repose-toi » (112). L'anglais est la langue qu'il parle dans les cafés, dans les lieux du repos, la langue dans laquelle il commande du champagne : « Un café ? Non. Des bulles. Pour la légèreté, rien de mieux que des bulles » (112). C'est la seule langue qui ne soit pas lourde pour lui, qui soit associée à la légèreté des bulles.

L'adoption, par Rawi, du français décrit plus tôt, paraît symptomatique d'un processus de déprise qu'il rêve enfin complète. Rawi, dans la langue qu'il

²³ On a vu plus haut qu'Omar imposait l'usage de l'arabe au sein de la famille.

²⁴ Simon reprend l'expression de Gail Scott pour analyser l'œuvre de celle-ci. S. Simon, *Translating Montreal. Episodes In The Life Of A Divided City*, p. 127.

utilise, montre qu'il tente désespérément de se déprendre de la langue de l'origine et de la famille. Il voit son intégration en tant que Pierre-Luc Duranceau comme conditionnelle à sa désintégration en tant que Rawi Abou Lkhouloud. En effet, seule cette *traduction* de son nom, donc de son identité, lui permet d'échapper, selon lui, à l'identité rejetée et marginale de l'immigrant :

J'aimais mieux être considéré comme différent à cause de mon métier qu'à cause de mes origines ; j'aimais mieux me faire dire : « Lui, c'est pas pareil ! c'est un artiste, un écrivain » que « Mais lui c'est pas pareil, c'est un Libanais, un musulman ! » Et choisir d'être libanais et artiste aurait été une double marge. La marge de la marge ne m'intéressait pas. Je voulais être dans le *mainstream*. Je voulais être connu, adulé, riche, je voulais avoir des amis qui m'adorent et des ennemis qui m'abhorrent, j'avais envie de briller, d'être une étoile montante, une star (102).

Cette déprise rêvée, que Rawi tente sans cesse d'achever, en amène, paradoxalement, une deuxième, puisqu'il se réfugie à Key West, en Floride. Là, il parlera, forcément, surtout anglais. Par ailleurs, les seuls mots étrangers qui font parfois irruption dans son vocabulaire ultra-lisse sont des anglicismes lexicaux (*workaholic, down* (114)). On sait que les emprunts lexicaux sont ceux qui inquiètent le moins les linguistes, les emprunts syntaxiques étant traditionnellement vus comme beaucoup plus menaçants pour l'écriture d'une langue²⁵. On pourrait voir, dans cette émigration aux États-Unis, dans cet usage de la langue anglaise comme une langue de divertissement, la tentative d'entamer un autre processus de déprise par rapport, celui-ci, à la culture et à l'identité québécoises. On a vu que Rawi souhaitait sortir de l'inconfort de la marge, ce qui le pousse notamment à changer de nom. La société québécoise

²⁵ « Le calque, appelé quelquefois "anglicisme de pensée, de tournure ou de syntaxe", est certainement la forme d'anglicisme la plus violemment condamnée. [...] Pour les chroniqueurs, le calque menace les structures fondamentales de la langue et la met ainsi en péril », C. Bouchard, « Une obsession nationale, l'anglicisme », p. 72.

représente, dans le roman, une marge de plus de laquelle s'affranchir. Après tout, l'anglais est associé à la légèreté des bulles, mais aussi à la richesse, à une certaine classe sociale cossue dans l'imaginaire collectif. L'idée du succès, du grand public est exprimée le plus souvent par des anglicismes lexicaux (*mainstream*, *star* (102)) : l'appartenance à la majorité est vécue à travers le passage à l'anglais, langue de la majorité nord-américaine. En cela, Rawi emprunte une vision, répandue au Québec, voulant que le succès passe par l'usage de l'anglais. Il se base donc sur le discours social québécois pour construire son identité, même si cela signifie abandonner le Québec. Paradoxalement, cela signifie aussi que, écrivain d'expression française dans un pays anglophone, il répète en le transposant le destin d'exil et de minorité de sa famille. Malgré ses efforts constants, qu'il voit comme logiques, il ne réussit à s'éloigner ni des affects liés à la famille, ni des affects liés à l'exilé ou au minoritaire. En effet, depuis 2001, il vit dans la terreur d'être « découvert » par un officier des douanes trop zélé²⁶. Ainsi, cherchant une identité reposante, sans tiraillements, loin de l'aliénation douloureuse de son frère, Rawi ne peut qu'être tenté par le rejet d'une autre aliénation, qui se greffe sur celles de l'immigrant et du fou, l'aliénation du Québécois. Cette identité demeure toutefois impossible à atteindre, puisque chacun de ses déplacements le met davantage aux prises avec l'aliénation du minoritaire.

On a dit que la langue de Rawi paraissait symptomatique d'un fantasme de déprise absolue, qui soit complétée de façon définitive. Seulement, ce fantasme n'est ni réalisé, ni réalisable. Selon Simon, il est faux de penser que l'immigrant est un être entièrement traduit : « To call an

²⁶ « Depuis le 11 septembre 2001, ma peur a décuplé. Si les Américains se mettaient en frais d'amabilité pour moi en voulant soudainement savoir qui je suis... » (123).

immigrant a 'translated being', as Salman Rushdie has famously done, however, is to give a deceptive finality to the term. Rushdie's own writing proves how fluid the relations between home and abroad can be »²⁷. Si la traduction de l'être est vue comme jamais complète, c'est que la finitude de l'être est loin d'être une évidence. Le sujet, en constant mouvement, est obligé de se trouver dans une constante traduction de lui-même : « toute constitution d'identité est un processus dynamique ouvert, il n'est jamais donné, jamais défini »²⁸. Cette incomplétude est visible dans le cas de Rawi : la traduction de son être, son changement de nom, porte en elle-même son propre échec ; elle se base entièrement sur la numérogie arabe, sur les superstitions originelles (100). Malgré l'éloignement physique, malgré la tentative de lisser sa langue complètement, Rawi reste viscéralement attaché à sa famille, incapable de sortir de son obsession pour le frère malade quand il reconnaît son silence au bout du fil :

Mon cœur cavalcade, je ne peux plus le retenir. Une distance de six heures d'avion, ce n'est pas assez. L'esprit, l'âme, le cœur s'en foutent des distances ! Ça se passe ailleurs, là où je n'ai aucun contrôle. Je ne sais pas quel chemin prendre pour me détacher, pour, au moins, ne pas être bouleversé chaque fois. (83)

Malgré une constante rationalisation, il reste tout aussi lié à son frère, par l'intangible (l'esprit), par l'émotion (l'âme). Il reste lié par le physique même²⁹ à son identité d'origine, qu'il souhaite à la fois annihiler et retrouver. Le raisonnement logique, le *chemin* de la pensée, n'y peuvent rien : le bouleversement advient. C'est à la toute fin de son livre qu'il prend enfin conscience que la déprise complète est impossible, qu'elle est vouée à l'échec ; c'est à ce moment qu'il se l'avouera à lui-même : « Je suis

²⁷ S. Simon, *Translating Montreal. Episodes In The Life Of A Divided City*, p. 181.

²⁸ R. Robin, *Le deuil de l'origine*, p. 12.

²⁹ « Jusqu'à mes genoux que je sens faiblir. Je suis un homme fort et en santé, merde ! » (82).

musulman. Depuis le collège, je n'ai plus jamais dit que j'étais musulman » (124). Quand, par la suite, il parle en arabe à son frère (183), on sait que Rawi s'est rendu à l'évidence : comme la langue, l'identité ne peut être stable, définie, elle ne peut être habitée entièrement. Elle ne peut que se déplacer dans l'entre-deux ; ce n'est qu'après s'être résigné à cet état des choses, après avoir accepté l'impossibilité du rejet total et permanent de la culture d'origine, que Rawi pourra finalement réaliser son destin et devenir un homme : « Arriverai-je un jour à enterrer le père que j'ai eu, le père que j'aurais aimé avoir ? Et déterrer l'homme qu'il fut... pour que je le devienne ?... » (95).

Le livre de Radwan Omar Abou Lkhouloud : l'identité pluralisée du fou.

Divisé en deux parties, le livre de Radwan Omar Abou Lkhouloud est le livre le plus long du roman. C'est le livre qui présente le plus d'intérêt du point de vue du plurilinguisme. En effet, c'est dans celui-ci qu'on retrouve la langue la plus éclatée, le français de la narration étant troué d'emprunts à l'anglais, à l'arabe, à l'italien. Ces emprunts ne sont pas uniquement structurels, comme ceux de son père ou uniquement lexicaux, comme ceux de son frère : Radwan écrit littéralement dans l'autre langue, fait un usage direct de l'anglais, de l'arabe, de l'italien. Cet usage constant de langues supplémentaires relève d'une traduction instantanée de la pensée en plusieurs langues et remplit plusieurs fonctions : grâce à la traduction, les sens d'un énoncé sont multipliés, l'énonciateur est protégé des affects portés par cet

énoncé, il s'affranchit de lui-même et inclut l'autre en lui-même, inclusion qui lui permet notamment d'échapper à une identité douloureuse.

Le plurilinguisme de Radwan peut effectivement être considéré – à la manière dont Sherry Simon, dans *Translating Montreal*, considère le plurilinguisme de plusieurs autres œuvres montréalaises – comme une pratique de traduction. Ici, l'original n'est pas absent, comme dans le texte du père qui pratique le *linguistic ghosting*. La traduction³⁰ sert d'extension à l'original, au texte qui précède directement le changement de code. La traduction décuple le sens du texte en question. Dans *Le fou d'Omar*, l'autre langue vient effectuer ce décuplement du sens : l'original et la traduction qu'il fait surgir ne correspondent jamais tout à fait, le changement de code pervertissant le texte qui le précède. On voit comment fonctionne ce décuplement quand, dans le livre de Radwan, « bayé mett » (qui veut dire, en français, « mon père est mort » (21)), devient « jingle bell » : « Bayè mett, bayè mett, ça sonnait comme Jingle Bell, Jingle Bell » (21). Le sens et ses connotations changent radicalement dans le passage d'une langue à l'autre : le tragique devient ainsi ludique, voire absurde. Les sonorités évoquent une traduction qui pervertit le texte écrit en français. De la même façon, Radwan passe de l'énoncé « Allah Akbar » (41) à « Allah est le plus grand et je le hais » (41), faisant affleurer une seconde couche de sens et la violence d'un énoncé qui n'aurait pas été dicible en arabe, langue de la famille et de l'islam, religion dans laquelle Radwan a été élevé. Certes, la famille Lkhouloud n'est pas présentée comme étant très pratiquante : les deux fils Lkhouloud s'autorisent à boire de l'alcool.

³⁰ L'intrusion d'une langue minoritaire dans un texte dont la langue principale est celle de la communauté d'accueil est vue comme une traduction par Simon.

Cependant, Radwan est originaire d'un pays où les vieux, dit-il, « mettent Allah dans chacune de leurs phrases » (39). Il semble aussi connaître les traditions musulmanes, les rituels autour de la mort occupant sa pensée une grande partie du temps suite à la mort de son père. Le père est resté assez attaché à sa culture pour l'avoir transmise à ses enfants et pour qu'ils aient intériorisé, de toute évidence, la gravité de certains actes, comme celui de blasphémer contre Allah.

Radwan fait aussi affleurer une seconde couche de sens quand il fait suivre « America is great, Americans are great, God is an American » par « et les Arabes sont des enfants de chienne et des pourris » (26). Emprunter la parole de l'autre en la grossissant graduellement, en la précisant, permet déjà un début d'ironie : « God is an American », travestissement de « God bless America » dénonce avant même le passage à l'autre langue l'instrumentalisation de la religion dans le discours politique et militaire aux États-Unis ; l'énoncé est aussi beaucoup plus arrogant que « Americans are great ». La suite fait s'équivaloir l'énoncé « America is great » ou « God bless America », prononcé si souvent par les politiciens américains et l'énoncé « les Arabes sont des enfants de chienne et des pourris », les Arabes n'ayant pas le même « God » que les Américains. Puisque le narrateur, libanais, n'endosse pas le propos raciste sur les Arabes, il est clair qu'il n'endosse pas le propos patriotique sur les États-Unis et qu'il le dénonce au même titre que ce propos raciste. Le passage au français permet ainsi de rendre le premier énoncé ridicule et de mettre en évidence le racisme perçu par Radwan sous le patriotisme états-unien.

L'intrusion d'une deuxième langue, en plus de pervertir les énoncés originaux, met en évidence l'étrangeté de la langue principale en brisant l'illusion de sa transparence³¹ : le sens n'est jamais immédiat. Le lecteur francophone qui ne parle pas l'arabe, l'anglais ou l'italien a beau être accommodé par des répétitions, des traductions quasi constantes, l'étrangeté constamment introduite par les trois autres langues (anglais, arabe et italien) est trop multiple pour que le texte soit lu de façon fluide, lisse. Ainsi, on ne reconnaît plus les formules. Quand Radwan dit : « Sommo tutto palestini. Sommo tutto palestini » (61), il faut traduire l'extrait en français pour retrouver ce que la formule évoque et pastiche, soit le slogan de mai 68 « Nous sommes tous des juifs allemands ». Il y a tout un chemin (linguistique) à parcourir pour comprendre le rapprochement ironique que le narrateur fait entre Palestiniens et Juifs allemands. De la même façon, il faut traduire en arabe : « Il n'y a de Dieu que Dieu » (46) pour retrouver le début de la profession de foi musulmane (*La Illah Oullah*). Il faut aussi traduire en arabe « Et Mohammed est son prophète » (34) pour retrouver la suite de cette profession (*Ou Mohammed rassoul Allah*). L'énoncé, répété, « Allah le tout-puissant. Allah le tout-puissant » (51), doit lui aussi être traduit pour qu'on puisse entendre l'appel à la prière chanté par le muezzin (*Allah akbar. Allah akbar*).

Passer à l'autre langue permet donc à Radwan de s'arrêter sur la formule pour faire advenir la réflexion : qu'elle soit fragmentée, comme la profession de foi musulmane ou pastichée, comme le slogan de mai 68, sa

³¹ Cette transparence, Sherry Simon la qualifie de « smoothness » : « Like Ann Carson, Scott wants to do away with smoothness, with the illusion of transparent meaning (Carson, 2000). », S. Simon, *Translating Montreal. Episodes In The Life Of A Divided City*, p. 127.

traduction fait en sorte qu'elle n'apparaît plus comme un lieu commun, un automatisme.

La traduction qui épuise le mot relève du même effet : elle provoque un arrêt sur le mot, qui perd alors son évidence. On se bute à celui-ci, devenu méconnaissable, et cela permet de mettre en évidence la mixité du langage utilisé. C'est le cas, souvent, pour les mots importants, sur lesquels Radwan a une fixation. Quand il répète, en plusieurs langues, « Vivre. La vie. Life. To live. El hayat. La vita è bella » (64), l'arrêt sur le mot provoque une réflexion sur la chose, sur sa vie, qu'il juge « ridiculous », sa vie qui l'a abandonné. La répétition « ya ibné, my son, mon fils... » (54) permet la même réflexion autour du mot, qu'il n'entendra plus jamais en tant qu'orphelin (55) et autour de l'importance de ce mot dans l'identité de Radwan. Il n'est, dorénavant, « le fils de personne » (55).

L'étrangeté du mot est donc rendue évidente par l'intrusion de l'autre langue et Radwan lui-même le voit, explicite cette perte de l'immédiateté du sens : « Aucun bon sens, ces histoires de langues. [...] Le seul mot qui aurait gardé son sens, c'est merde-shit-khara. Mais pour le reste » (30). Tout ce qui ne relève pas du domaine du corps, du vulgaire, perd à la fois son sens et sa familiarité grâce à la traduction. Les mots se retrouvent, finalement, hors d'état de nuire au sujet : ils sont montrés dans leur matérialité, vidés de leur sens et de la douleur que celui-ci peut véhiculer.

En rendant l'énoncé étrange, la traduction permet souvent de l'ironiser. Parce qu'elle crée une ironie qui provoque la distanciation, l'intrusion d'une langue autre sert d'écran entre Radwan et les éléments qui sont pour lui chargés d'affect. Ce n'est qu'en anglais qu'il peut énoncer la mort de son père :

« Father. My Father. My father is. My father is dead. La seule phrase qui me vient. La seule qui m'est venue. En arabe, ça marchait pas » (21). La phrase lui semble vide de son sens en arabe : on a vu plus haut qu'elle sonne comme « jingle bell, jingle bell » (21). Le traumatisme est trop grand pour que Radwan soit capable de l'appréhender sans le rendre étranger, sans se faire un écran de l'autre langue ; celle-ci permettra de comprendre, rationnellement, l'énoncé. Radwan n'évacue pas tout affect de son discours, puisqu'il accepte de parler l'arabe. Il distancie plutôt cet affect à l'aide de l'anglais en rendant l'énoncé complètement absurde et hors-sujet, voire hors-affect. La réalité de la mort de son père, il n'en fera d'ailleurs état qu'en anglais : « Ça fait longtemps qu'il s'en allait tranquillement. But now he's dead as a door-nail. Dead as a mutton. My father is dead and I'm dead loss » (21). La douleur, la surprise de la mort du père sont neutralisées par l'utilisation de l'anglais et des expressions anglaises dont Radwan s'amuse en les répétant. Cela lui permet d'affecter un certain détachement et d'énoncer, outre la mort de son père, son incapacité à gérer l'évènement et à gérer son quotidien. « I'm dead loss », dira-t-il sans émotion perceptible pour exprimer l'incapacité en question. Il répétera, plus loin : « My father is dead and I'm not. Ça me fait rire. En disant not, je vois nut » (30). L'expression finit, par association d'idées, par provoquer l'amusement de Radwan, mais un amusement douloureux puisque le mot *nut* veut dire *fou* en français et que l'association l'amène ainsi à son autre grand drame : la maladie mentale.

Pour Radwan, l'arabe peut également être une langue de la mise à distance : pour se distancier du mot *nut* et lui faire perdre sa connotation péjorative, Radwan le traduira en arabe : « Noix est un beau mot en arabe.

Jawz ou lawz, on pourrait jamais insulter quelqu'un avec noix ou amande » (30). La langue de la famille qui l'a entouré, du père qui l'a protégé toute sa vie et qui, le déresponsabilisant constamment, parle de sa folie comme d'un coup du destin, est la langue la plus indiquée pour se protéger de l'ostracisme réservé au fou qu'il vit en français ou en anglais.

Radwan théorise lui-même cette utilisation de la langue comme un écran qui permet de rendre absurdes et amusants les énoncés chargés d'affects, conscient que c'est sa seule façon de se protéger contre les traumas, c'est-à-dire contre les blessures nées des conséquences psychiques de chocs émotifs violents³² :

Ou peut-être que. Si j'avais traduit mot à mot ce qu'il me disait, j'aurais ri au lieu de m'en faire pour rien. [...] Dans ma tête, seul dans ma tête, je peux penser dans la langue que je veux. Seul dans ma tête je me comprends, des fois je me comprends pas. Je peux traduire toutes les expressions qui me feront rire (30).

L'intrusion d'une autre langue pour traduire la langue principale du texte ne sert pas qu'à protéger le personnage. Pour Simon, la traduction peut aussi être l'ébauche d'un dialogue interculturel qui naît d'un vide au cœur du sujet. C'est ce qu'elle observe dans la poésie de Jacques Brault : « There is a call from the outside, a call that echoes the "gap which opens inside himself". What impels him outwards is the stranger within »³³. Or, Radwan souffre, en tant que « fou », d'un vide identitaire profond. Sa maladie le définit, prend toute la place. Pour sa famille, il perd son nom, sa fratrie l'appelle « lui » ou « il » (120), son identité précédente s'efface. Rawi, représentant de la fratrie

³² « Le terme grec "trauma" signifie étymologiquement "blessure" [...] Jacqueline Rousseau-Dujardin, dans l'article "Trauma" de *L'Apport freudien*, établit la distinction suivante (que j'adopte dans le présent article) : "On pourrait donc admettre une distinction : traumatisme s'applique à l'événement extérieur qui frappe le sujet, trauma à l'effet produit par cet événement chez le sujet, et plus spécifiquement dans le domaine psychique" », A. Martin, « Trauma, témoignage et récit : la déroute du sens », p. 114.

³³ S. Simon, *Translating Montreal. Episodes In The Life Of A Divided City*, p. 135.

dans le roman, explicite que Radwan est, finalement, le fou avant d'être le frère : « Je ne sais pas pourquoi, dès les débuts de la maladie de mon frère, nous ne l'appelions plus par son nom. Il est devenu 'lui'' ou 'il'' ; il perdait son nom, mais gagnait toute la place » (120). Pour les autres, il cesse d'exister. On efface le fou en l'ignorant : « Tout le monde fait semblant de ne pas voir, de ne pas entendre » (42). Seul le père de Radwan ne le définit pas ainsi, le définit comme le fils plutôt que comme le fou. Seulement, se définir en tant que fils, uniquement par rapport au père, n'est pas suffisant pour le rassurer et faire disparaître ce vide :

Oui Papa, je suis ton fils, mais qui est ton fils ? Celui dont l'esprit s'envole et culbute ? Celui dont l'esprit stagne et dort ? ou bien celui qui a peur, si peur de basculer dans le vide [...] Est-ce que le prince, c'est moi, le méchant, c'est moi, le vulgaire aussi ? [...] Dis-moi, papa, qui je suis. Quand tu te fâches, c'est toi qui te fâches ; moi, c'est pas moi. C'est quelqu'un d'autre. Je suis quelqu'un d'autre. Mais qui ? C'est qui, moi ? (162).

De plus, même cette identité insuffisante sera perdue à la suite de la mort de son père : « Ya ibné... ya ibné... ya ibné, Radwan. J'entendrai plus jamais ces mots. Mère est morte. Père est mort. Je suis le fils de personne. Je suis le père de personne » (55). Radwan, en tant que fils d'Omar, a disparu en même temps que son père : la seule identité opérante n'est plus ; le deuil se double, forcément, d'un renoncement identitaire.

Radwan, ne se supportant plus lui-même, voudra à tout prix s'affranchir de lui-même. C'est ainsi que, tétanisé par la mort de son père, incapable d'agir puisqu'il est « un enfant qui n'a pas l'âge de raison » (78) et douloureusement lucide face à cette incapacité, il réclamera, paradoxalement, à la folie de le sauver de cette conscience du vide :

Quand la folie me sauvera de moi-même [...] À genoux, les bras en croix comme les chrétiens, j'implore la folie à genoux, comme un musulman que je suis à peine, j'implore la folie, front et corps sur le tapis du salon, j'implore, j'implore la folie, je l'appelle, je la veux, je la désire de toutes mes forces. Et elle ne vient pas, la garce (78).

Radwan réclamera même la mort : « Laisse-moi une petite place dans ton lit, Papa » (53) ou : « Je veux mourir moi aussi. Mais je suis trop lâche. I'm a coward. I'm a looser. I'm a frog. You're a frog. [...] Kiss me My father is dead. Dead. Dead. And I'm dying » (63). Radwan cherche ici à partir de lui-même, cherche à annuler sa personne ou à annuler sa conscience de lui-même. Brault, l'un des auteurs étudiés par Simon, cherche comme Radwan à provoquer l'occasion du départ³⁴ et c'est grâce à la langue étrangère qu'il réussit à provoquer ce départ : « Foreign languages are often represented in Brault's writing as the source of liberation from self [...]. The sounds of foreign languages are disturbing, they provoke a break with the evidences of the everyday »³⁵. Certes, les langues que Radwan utilise ne sont pas toutes étrangères : l'arabe est sa langue maternelle même s'il ne la parle qu'en famille ; le français est sa langue de scolarité ; l'anglais est l'une des deux langues qu'il utilise en société. C'est en faisant jouer ces langues, toutes familières jusqu'à un certain point, les unes contres les autres qu'il réussit à les rendre non familières. De plus, l'italien est réellement une langue étrangère, une langue qui, au départ, appartient uniquement à l'autre. Grâce à ces quatre langues, Radwan réussit à provoquer le « *break* » dont Simon parle. Ainsi, à défaut de trouver le « courage » de mourir, Radwan se réfugie dans l'amusement par association que fait advenir l'intrusion de l'autre langue,

³⁴ « Home is the opportunity for departure ; the desire for distance is part of home reality », *Ibid.*, p. 135.

³⁵ *Ibid.*, p. 135.

« looser » devenant « frog » et rappelant la chanson de Robert Charlebois. Il réussit ainsi à se distraire dans tous les sens du terme : parler l'autre langue l'amuse et en s'amusant, il oublie le vide identitaire dont il souffre. De plus, parler l'autre langue, c'est aller vers l'autre, trouver l'autre *en* soi-même et cela réussit, momentanément, à l'éloigner d'un *home* dans lequel il souffre. L'inclusion de l'autre langue devient, ainsi, une option de départ moins autodestructrice que la mort ou que la folie : le départ mène à l'autre, pas au vide. En effet, cette inclusion de l'autre langue dans le discours du soi peut être lue comme une inclusion identitaire de l'autre en soi. Une telle inclusion est désignée par Ashish Nandy, critique culturel cité par Sherry Simon, comme *multicultural consciousness* :

[...] multicultural consciousness implies an identity that involves a consciousness of others—a telescoping of the other as an inalienable part of the self. [...] Other communities survive not merely as fragments of a negative identity, but also as temptations, possibilities and rejected selves...³⁶.

Cette conscience de l'autre jusqu'à l'inclusion est observable dans le choix de ne pas hiérarchiser par la typographie les langues employées dans le texte du *Fou d'Omar* : Farhoud ne met pas en italiques les passages écrits dans une autre langue que le français. On sait que la convention typographique prescrit de mettre en italique les passages d'un texte écrits dans une langue autre que la langue principale de ce texte. En choisissant de ne pas le faire, Abla Farhoud montre qu'elle ne considère pas les langues minorisées par le français comme des langues *étrangères* : elles font partie intégrante du texte et sont mises sur un pied d'égalité typographique avec le français, langue principale. Le choix typographique naturalise, en quelque sorte, l'étrangeté des

³⁶ *Ibid.*, p. 169.

autres langues, le texte englobant les autres langues au lieu de mettre en évidence leur étrangeté. Les autres langues ne sont pas *autres*, les énoncés ne sont pas rejetés comme des excroissances du corps du texte, ils sont des essais qui mènent toujours plus loin dans le sens.

Le phénomène de la « *multicultural consciousness* » est aussi observable dans le recours à de nombreuses références à des cultures diverses : en ne lisant que les exergues, on rencontre Stefan Zweig, Omar Khayyâm, Sony Labou Tansi, Cervantès et Emily Dickinson. En appeler à plusieurs cultures sans en faire dominer aucune, c'est montrer qu'on est conscient de leur existence et qu'on les considère toutes comme faisant partie, même par fragments, de sa propre culture. On trouve dans le roman des citations tirées d'Hamlet, des romans de Dany Laferrière et du Coran. Par contre, même si le roman dans son ensemble fait appel à de nombreuses références culturelles, seul Radwan cite des auteurs qui s'éloignent de lui : Rawi, l'écrivain, en appelle à Dany Laferrière, autre écrivain québécois issu de l'immigration ; Omar, le père, cite les proverbes du Coran, pilier de sa culture ; Radwan cite Hamlet, œuvre universelle relativement loin de sa culture d'origine comme de sa culture d'adoption. De plus, seul Radwan cite ses sources dans la langue d'écriture, le rapprochement entre lui et Hamlet n'étant pas un rapprochement culturel, mais un rapprochement entre deux situations semblables. En ce sens, il est le plus *conscious* des trois, convoquant dans son imaginaire des phénomènes culturels aussi divers que la télévision américaine, les traditions hindoues, la voix du milieu du bouddhisme et les chansons de Gilles Vigneault.

On a dit que Radwan, qui parle déjà trois langues et accommode ainsi tout son entourage³⁷, avait appris l'italien. Cet idiome, langue de l'une des premières communautés immigrantes établie à Montréal, il l'apprend uniquement pour être capable de converser avec un ami : « Mon ami italien savait pas très bien parler le français J'ai eu le temps d'apprendre l'italien avant que lui apprenne le français » (22). Si, comme le dit Wittgenstein, «les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde³⁸», inclure l'autre dans son discours, c'est l'inclure dans son intériorité. Radwan, qui pratique constamment le code-switching³⁹, est en constant mouvement vers l'autre. Le plurilinguisme permet de converser avec l'ami italien et d'inclure l'identité de l'autre dans la sienne propre. Il aurait donc le fonctionnement inverse de la folie : il permet de communiquer avec l'autre quel qu'il soit (père, frère, voisin, nation américaine, ami italien), d'amorcer un mouvement vers lui. Parler la langue de l'autre a les apparences d'un geste altruiste : on renonce au confort et à la facilité de la langue maternelle par politesse envers son interlocuteur. Cet altruisme apparent permet de neutraliser jusqu'à un certain point les conséquences de la folie. Celle-ci provoque l'éloignement des étrangers comme de la fratrie :

On change de trottoir quand on les voit. On a peur d'eux. Un sac de déchets, c'est moins puant qu'un malade. Dans l'autobus, les sièges se vident autour d'un fou. Il peut parler tout seul tant qu'il veut. Aidez-moi. Je veux m'en aller chez nous. Tout le monde fait semblant de pas voir, de pas entendre. Pas de frère ni de sœur, ni père ni mère (42).

³⁷ Il parle arabe avec son père, français avec son frère, et il regarde la télévision en anglais.

³⁸ L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, p. 93.

³⁹ John Gumperz, linguiste, définit le code-switching comme « the juxtaposition within the same speech exchange of passages of speech belonging to two different grammatical systems or subsystems », J. Gumperz, *Discourse strategies*, p. 59.

Elle est vue comme un délire égocentrique par la famille avalée par le malade : « Mon frère et mes sœurs disent que je suis un égoïste. Plus. Égocentrique » (43). Cette accusation entraînera Radwan dans des pensées paranoïaques par rapport à sa fratrie : « Si j'étais mort tout le monde serait heureux. Si c'est ça prendre toute la place. Je suis sûr qu'ils ont prié pour que je meure, que je leur foute la paix. [...] Y a personne qui peut se mettre à ma place. Personne. Personne » (43). C'est elle, la folie, qui provoque l'éclatement familial ; les frères et les sœurs de Radwan, épuisés, s'éloignent en allant vivre chacun dans un pays différent. Ainsi, la folie provoque un repli maladif sur soi au lieu d'amener le mouvement vers l'autre.

La folie, pour Radwan, est une identité, une couleur de peau : « On se voyait tels qu'on était : des malades. Manteau que l'on essaye de déchirer en sortant de l'hosto. Manteau qui faisait partie de notre peau. Manteau de notre identité » (74). Or, cette identité est stigmatisée, douloureuse, et l'annihiler est aussi impossible que se dépecer soi-même. La seule solution, alors, pour la contourner, est de se fabriquer à travers la (les) langue(s) une identité nouvelle, plurielle, qui affranchira du soi tout en incluant l'autre : le plurilinguisme du personnage lui permet d'échapper au carcan identitaire de la folie, à la langue unique, et de tenter d'apporter une réponse plurielle, fluide au questionnement identitaire.

On voit que Radwan ne rêve pas, comme son frère, d'achever sa déprise, de s'intégrer totalement à une culture en renonçant totalement à l'autre culture. Au contraire, oscillant entre deux (voire plusieurs) cultures, il vit la déprise comme un processus fluctuant, bancal. Le fou accepte, sagement, de ne pas *coïncider* avec lui-même, de ne pas être un sujet unique, habitant

entièrement un seul lieu : « Impossible de coïncider avec soi-même ou avec un quelconque fantasme d'unité du sujet, impossible peut-être même d'occuper une place de sujet autrement que dans l'écriture (mais quel est le sujet de l'écriture ?) ; obligation par ricochet d'être en retrait de soi-même, dans ces chemins de traverse où l'on se perd »⁴⁰. Radwan préfère laisser son identité se mouvoir, tout en englobant d'autres possibilités identitaires, échappant ainsi à la douleur de n'habiter que le lieu insupportable de la folie.

Conclusion

On s'est posé, en introduction, la question suivante : quel est le rôle du plurilinguisme dans le troisième roman de Farhoud ? Pour répondre à cette question, on a d'abord vu que chaque langue avait un rôle précis par rapport au personnage qui l'utilisait :

- Comme c'est souvent le cas dans les œuvres d'Abla Farhoud, l'arabe est la langue de l'affect dans l'imaginaire du roman. L'arabe parasite et hante le français. C'est la langue que le père utilise quand il parle son français hanté, celle qu'il lègue à ses deux fils, qui n'ont pas le même rapport que lui à cette langue.
- L'anglais est la langue de prédilection des deux fils pour établir une certaine distance par rapport à l'arabe, mais cet usage est plus explicite chez Rawi que chez Radwan : Rawi utilise un français assez normalisé et se sert de l'anglais comme d'une

⁴⁰ R. Robin, *Le deuil de l'origine*, p. 9.

langue qui l'éloigne à la fois de ses origines et de la langue de l'écriture, le français, encore trop familier pour faire advenir le détachement. Radwan, lui, se sert aussi de l'anglais pour parasiter le français, de la même façon qu'il se sert de l'arabe ou de l'italien. Son texte s'ironise par le recours aux autres langues et la distance instaurée ainsi permet à Radwan de se protéger des traumas.

- Le français, langue principale du texte et langue de la société d'accueil, accueille les autres langues tout en les minorisant : il est habité par l'arabe chez Omar, parasité par l'anglais, l'arabe, l'italien chez Radwan et pur chez Rawi. Dans tous les cas, le français est la langue de la transmission, celle qui permet au lecteur de comprendre le texte anglais, arabe, italien.
- L'italien rend impossible toute compréhension immédiate, pousse plus loin la défamiliarisation. C'est aussi la langue de l'ouverture à l'autre, la seule qui ne soit pas une langue du pouvoir (qu'on parle du pouvoir du père, de la société d'accueil ou du monde occidental).

On a également vu que chaque personnage avait une « langue » différente, plus ou moins plurielle et que ces langues particulières à un énonciateur sont significatives : elles viennent dire comment le sujet aborde le processus de sa déprise. Omar, par exemple, utilise un français teinté d'arabe et se raccroche intentionnellement à cette langue dans laquelle il a vécu ses plus belles années : sa crispation identitaire l'empêche d'entamer efficacement le processus de la déprise. Rawi, lui, a la langue la moins plurilingue, son

français est uni, dépourvu des accrocs faits par les autres langues : c'est qu'il cherche, à travers une déprise qu'il rêve achevée, à se défaire de son identité de minoritaire. Ce rêve l'emmène même jusqu'à Key West, où il tente de se déprendre de l'identité même qu'il a prise, le Québécois restant le minoritaire. Ce n'est qu'à la fin du roman, quand il acceptera de parler arabe, qu'il comprendra que la déprise est et restera toujours processus. Radwan, le fou, utilise une langue éclatée et plurielle, traversée d'intrusions : on a dit que cette langue lui permettait, en ironisant les affects et en montrant l'étrangeté du mot, de s'affranchir de lui-même et, ce qui est plus important encore, d'inclure l'identité de l'autre dans son identité et d'échapper ainsi à l'identité invivable du fou.

Le roman d'Abla Farhoud est intéressant en ce qu'il pose la question identitaire sans espérer une réponse finale. La langue même, dans sa pluralité, confirme que l'identité est en mouvance. De la même façon, Farhoud pose la question de la langue, des langues, sans qu'aucune d'elles ne soit *la* langue puisque le pluriel ne provoque pas la folie (il en sauve) et puisque, comme dirait Régine Robin, « l'écrivain est celui qui, sans le savoir la plupart du temps, fait par son travail d'écriture le deuil de l'origine, c'est-à-dire le deuil de la langue maternelle ou plus exactement de la croyance qu'il y a de la langue maternelle. L'écrivain est toujours confronté à du pluriel, des voix, des langues, [...] du décentrement [...] »⁴¹.

⁴¹ *Ibid.*, p. 13.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

FARHOUD, Abla, *Le fou d'Omar*, Montréal, Éditions VL.B., 2005, 192 p.

Autres textes cités

BOUCHARD, Chantal, « Une obsession nationale : l'anglicisme », *Recherches sociographiques*, vol. 30, no 1, 1989, p. 67-90.

BOVET, Jeanne, « Du plurilinguisme comme fiction identitaire : à la rencontre de l'intime », *Études françaises*, vol. 43, no 1, 2007, p. 43-62.

BRUNET, Julie, « Histoires de grands-mères. Exil, filiation et narration dans l'écriture des femmes migrantes du Québec », Montréal, *Les Cahiers de l'IREF*, no 13, 2005, 110 p.

CARRIÈRE, Marie et Catherine Khordoc, « Deuils au pluriel », *Voix et Images*, vol. 31, no 3, 2006, p. 105-125.

CASTILLO DURANTE, « Les enjeux de l'altérité et la littérature », dans Fañchoise Tétu (dir.) *La littérature et le dialogue interculturel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1997, p. 3-17.

DATIN, Armelle, « De la poésie au roman », *Nuit blanche, le magazine du livre*, no 88, 2002, p. 41-45.

FARHOUD, Abla, *Le bonheur a la queue glissante*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1998, 175 p.

FRÉDÉRIC, Madeleine, *Polyptyque québécois. Découvrir le roman contemporain (1945-2001)*, Bruxelles, Bern, Berlin, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien, Peter Lang Publishing Group, 2005, 176 p.

GUMPERZ, John Joseph, *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

HAREL, Simon, *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ éditeur (coll. « Théorie et littérature »), 2005, 252 p.

MARTIN, Anne « Trauma, témoignage et récit : la dérouté du sens », *Protée*, vol. 34, no 2-3, 2006, p. 113-125.

MIRAGLIA, Anne-Marie, « La parole, le silence et l'apprentissage de l'exil », *Studies in Canadian Literature*, vol. 30, no 2, printemps 2005, p. 79-95.

ROBIN, Régine, *La Québécoise*, Montréal, Éditions XYZ, Collection « Romanichels poche », 1993.

ROBIN, Régine, *Le deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 1993.

SIMON, Sherry, *Translating Montreal. Episodes In The Life Of A Divided City*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2006.

SIMON, Sherry, « The Bridge of Reversals: Translation and Cosmopolitanism in Montreal », *International Journal of Francophone Studies*, vol. 9, no 3, 2006, p. 381-394.

WITTGENSTEIN, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, éd. Gallimard Tel, 1993.